

Book Reviews

Bertrand, Dominique, ed. *Lire l'Heptaméron de Marguerite de Navarre*. Clermont-Ferrand: Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005. 222 p.

Ce volume se compose de quatorze études sur l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, accompagnées d'une excellente introduction de Dominique Bertrand et d'une bibliographie sélective. Conçu originellement pour des étudiants préparant l'agrégation de lettres modernes, ce livre réunit neuf explications littéraires, deux analyses stylistiques et trois lectures synthétiques.

Cet ouvrage permet de mieux apprécier l'*Heptaméron* en facilitant l'accès au lecteur, en lui donnant les outils primordiaux pour l'interprétation. Ainsi, la première étude analyse le contrat narratif du texte—dix narrateurs, cinq dames et cinq gentilshommes, qui raconteront cent nouvelles en dix jours—et le lien étroit entretenu avec le *Décameron* de Boccace. Les autres études, quant à elles, nous conduisent à percevoir les caractéristiques de chaque narrateur: le néo-platonisme de Parlamente, le féminisme de Longarine, le discours religieux d'Oisille, la misogynie grivoise de Saffredent, la portée anti-monastique des récits de Géburon, ou encore l'apologie de la liberté sexuelle par Hircan... Néanmoins, par-dessus-tout, au travers de ce jeu polyphonique, le lecteur est convié à reconnaître la voix de Marguerite de Navarre et de son engagement chrétien et évangélique. En outre, ces études nous donnent de précieuses indications qui nous amènent à trouver certaines clefs de l'œuvre en identifiant les personnages fictifs à leurs modèles réels—les mystères de l'onomastique sont également dévoilés— et en nous permettant de comprendre la réalité historique, sociale, culturelle, religieuse et stylistique de l'époque (l'usage à valeur dramatique du *Et* initial au XVI^e siècle par exemple, ou l'accumulation de polynômes caractéristique de l'écriture narrative à la Renaissance). D'autre part, le lecteur, par le biais de ces textes, parvient à cerner l'intertextualité de l'*Heptaméron* avec des écrits et des auteurs aussi disparates que le *Décameron*, Pétrarque, les fabliaux, la Bible, Saint Augustin, Tite-Live ou Plutarque. Parallèlement à l'intertextualité, les nouvelles de Marguerite de Navarre aiment à mêler les différents genres, ses nouvelles contenant tour à tour des éléments romanesques, tragiques ou burlesques. Au total, intertextualité et mélange de tons enrichissent l'œuvre pour l'inscrire dans le domaine de la polysémie. Nos différentes études s'attardent également sur la richesse des techniques narratives telles que le recours à l'hypotypose, à l'allégorie, au mépris de la vraisemblance et au traitement tout particulier du temps: en effet, les différents narrateurs choisissent de présenter ce dernier soit de manière objective soit de manière subjective, et ils n'hésitent pas à l'accélérer brutalement ou à le ralentir exagérément pour des mises en exergues.

Somme toute, le fil conducteur de ces différentes études réside dans leur tentative d'interprétation de l'*Heptaméron*: toutes insistent sur les ambiguïtés volontaires, les discours allusifs, les non-dits que laissent planer Marguerite de Navarre, une Marguerite de Navarre qui rejette le manichéisme ou les interprétations simplistes basées sur les apparences. En fait, elle souhaite revivifier le vieux débat sur l'être et le paraître, et elle affirme que la vérité est dans les actions et non pas dans les paroles: un des buts essentiels de l'*Heptaméron* consiste à dénoncer les hypocrisies religieuses, sociales et individuelles pour donner à réfléchir sur la vraie vertu et sur les méandres cachés de l'homme. Plus qu'une véritable réponse à ces mystères l'*Heptaméron* appelle à un questionnement, à une remise en question des apparences qui se traduisent par l'importance marquante accordée au silence—à un silence lourd de sens—tout au long du texte.

Si l'on considère que l'objectif de toute étude littéraire est de nous donner les clefs nécessaires à la compréhension de l'œuvre en question, on peut dès lors affirmer que ce volume est une parfaite réussite. Il génère en nous le désir de relire l'*Heptaméron* aux lumières de tous les outils dont ces diverses études nous ont dotés.

Au total, on peut dire que ce volume est excellent, bien qu'il contienne quelques failles: comme tout ouvrage collectif, toutes les études ne sont pas de qualité égale (sur quatorze, la moitié se démarque par leur excellent esprit d'analyse, et *a contrario* deux autres par leur manque d'intérêt). La bibliographie, quant à elle, si elle a de quoi satisfaire l'agrégatif laissera le spécialiste sur sa faim. Néanmoins, pris dans son ensemble, le texte offre une étude de qualité que tout lecteur (agrégatif ou non) aura bien du plaisir à lire. Il permettra de mieux aborder ce chef d'œuvre de la Reine de France qu'est l'*Heptaméron*, chef d'œuvre qui contient en germe la tragédie classique, les histoires comiques du XVII^e siècle, et le féminisme des Précieuses.

Stéphane Natan

Rider University

Diaconoff, Suellen. *Through the Reading Glass : Women, Books and Sex in the French Enlightenment*. Albany : State University of New York Press, Suny Series in Feminist Criticism and Theory, 2005. 268 p.

L'ouvrage de Suellen Diaconoff s'ouvre sur une table des matières, établissant sa division en sept chapitres, encadrés par une introduction et une conclusion, suivie de notes de chapitres, d'une bibliographie détaillée, organisée par ordre alphabétique, d'un index de référence aux noms propres, aux ouvrages cités et également aux mots clefs du texte tels que « conte de fée », par exemple.

L'introduction intitulée : « The Reading Glass and The Politics of Virtue » commence par déplorer le fait que le rapport des femmes à l'acte de lire et le développement de l'importance de la lecture dans la vie de celles qui ont contribué largement aux Lumières, ont été passés sous silence. Tandis que dans ses Mémoires, Madame Roland décrivait la lecture comme un plaisir et un défi, symbole de la permanence dans un monde en mouvement, et bien que le personnage de la lectrice soit un sujet de prédilection pour les peintres du dix-huitième siècle (Fragonard, Baudouin), l'église dénonce la lecture de romans comme portant atteinte aux trois vertus féminines essentielles : la simplicité, la modestie et la réserve et mettant en péril la famille et la société toute entière.

Le sujet du livre de Diaconoff est donc d'investiguer la divergence des propos quant aux liens entre lecture, écriture et sexualité chez la femme du Siècle des Lumières. L'auteur justifie d'emblée leur réunion dans une même étude en mentionnant, en accord avec d'autres critiques, que ces trois activités se déroulent dans des espaces privés, constamment violés, que toutes trois impliquent pour les femmes qui les entreprennent un réel danger.

Pour Diaconoff, le défi des intellectuelles du dix-huitième siècle est de trouver un moyen de dépasser la contradiction entre la conception cartésienne de la séparation du corps et de l'esprit (ce dernier n'a pas de sexe) et l'exclusion de leur participation au discours universaliste et à l'idéal d'égalité des Lumières. Afin d'entrer dans le débat intellectuel de l'époque, les femmes du dix-huitième siècle avaient besoin du langage culturel de l'époque en même temps que d'une façon d'établir un nouvel idéal féminin démocratique, qui s'éloignât du vieux model aristocratique corrompu fondé sur la fortune et les privilèges plutôt que sur le courage et l'engagement. L'éducation, en particulier celle, autodidacte, nourrie par la lecture devint alors un outil essentiel.

Pour illustrer son propos, Suellen Diaconoff examine la contribution de six femmes qui feront l'objet de cinq chapitres. Chapitre II : « Manon Roland, 1754-1793: Autobiography and Rereading » ; Chapitre III : « Félicité de Genlis, 1746-1830 : The Romance as Transformative Reading » ; Chapitre IV : « Isabelle de Charrière, 1740-1805 : The Project of Desire : Constructing Reader and Readings » ; Chapitre V : « Marie-Jeanne Riccoboni : Reading Rape in the Culture Wars of the Eighteenth Century » et Chapitre VI qui regroupe Gabrielle-Suzanne Barbot de Villeneuve, 1685-1755 et Jeanne Leprince de Beaumont, 1711-1780, autour du thème : « Books, Sex and Reading in the Fairy Tale ».

Selon un point de vue courant à l'époque des Lumières, soutenu par l'institution médicale, la lecture, en particulier celle de romans, entraînait toute une pathologie féminine comprenant l'insomnie, la nervosité, la langueur, les vapeurs et les larmes. Pour certains, le roman possédait littéralement une qualité phallique. Or, les femmes qui font l'objet de cette étude développent, au contraire, une théorie implicite de l'utilité de la lecture en général et du roman en particulier. L'auteur de *Through the Reading Glass* montre à quel point la lecture est à la base du nouveau contrat social des femmes au dix-huitième siècle. Son approche est « hétéroclite » pour épouser la complexité de l'époque. Son objectif étant de montrer comment la lecture des femmes contribue partout au but de leur épanouissement moral personnel, elle a choisi une grande variété d'écrits allant du conte à l'article de journal, de la fiction au mémoire, de l'essai à la lettre d'amour. Tous tendent à la même fin : récupérer la vertu grâce à la lecture.

Le chapitre qui précède celui sur Manon Roland, intitulé : « Female Readers et l'espace du livre : A Quiet Revolution » (Chapitre I) discute des rites et protocoles de lecture. La femme n'ayant pas accès au lieu public, lisait dans son boudoir, remplaçant son pouvoir érotique par un pouvoir intellectuel obtenu du commerce des livres. De plus la lecture mène à l'écriture et toutes deux seront des activités complémentaires et interactives.

Le chapitre VII qui devance la conclusion et s'intitule : « The Periodical Print Press for Women : An Enlightenment Forum for Females », examine le développement d'un genre de lecture totalement nouveau avec la naissance de la presse féminine périodique, écrite par et pour les femmes et dont elles sont le sujet. Cet éveil de la presse féminine repousse les frontières du changement social et contribue à une plus grande démocratie. De plus, la relation entre lectrice et écrivaine en est renforcée et facilitée.

Pourquoi avoir choisi la loupe comme symbole et titre de son ouvrage ? Suellen Diaconoff s'en explique en rappelant que celle-ci est l'emblème par excellence du lecteur mais aussi qu'au dix-huitième siècle, les outils optiques étaient très en vogue, la vue étant l'organe sensoriel privilégié, capable de sonder la présence du monde à soi.

Pour terminer ma présentation de cet ouvrage original que j'ai lu avec intérêt et dont j'ai tiré une meilleure compréhension du rapport et de l'apport des femmes du XVIIIème siècle au changement de société, rappelons brièvement les points de la conclusion de l'auteur qui préfère se démarquer de la critique féministe contemporaine qui voit dans l'engouement pour la lecture et l'écriture chez les femmes du Siècle des Lumières un acte subversif. Le dessein de Suellen Diaconoff est de prendre un chemin moins radical (à « quieter route », 207) et loin de modeler ces femmes à notre image, elle préfère montrer « l'autre révolution » moins sanglante, plus secrète sans pour autant être moins efficace : celle entreprise par des écrivaines telles que Mme de Genlis ou Mme de Charrière, celle qui consiste à faire de la femme une lectrice « responsable ». Cette dernière n'envisage pas l'acte de lire comme un simple divertissement ou un plaisir personnel mais comme une amélioration de soi. De plus, les écrivains choisis par Suellen Diaconoff réhabilitent le domaine domestique, espace de la lecture, où épouses, mères et jeunes filles se livrent

à des découvertes d'ordre intellectuel, éthique et esthétique. Ainsi, l'accès des femmes de l'ère révolutionnaire au livre, non seulement élargit-il le nombre des lettrés dans la société française de cette époque, mais il crée un défi inespéré à l'hégémonie masculine dans le domaine culturel. Il est essentiel pour Suellen Diacronoff de ne pas dissocier la lecture de la sexualité et de l'histoire. L'acte de lire est à la fois personnel, social, culturel et historique, ancré inextricablement dans un cadre spacio- temporel et dépendant du sexe de l'individu. A ce titre, son ouvrage constitue un chapitre important pour l'évaluation de l'éveil social et de la contribution des femmes à l'Epoque des Lumières.

Joëlle Cauville

Saint Mary's University

Jollin-Bertocchi, Sophie et Bruno Thibault. *Lectures d'une œuvre : J.M.G. Le Clézio*. Paris : Le Temps, 2004.

Lectures d'une œuvre : J.M.G. Le Clézio est le fruit des échanges de chercheurs d'Europe et d'Amérique réunis en mai 2002, à l'université de Versailles Saint-Quentin. La journée d'études dont le thème était « intertextualité et interculturalité dans l'œuvre de J.M.G. Le Clézio » a donné naissance à un ouvrage collectif qui vient combler un vide au sein de la recherche sur l'œuvre leclézienne.

Bien que ce concept ait suscité de nombreuses controverses, l'intertextualité est de nos jours l'un des principaux outils critiques dans la recherche littéraire. Sa fonction est l'élucidation du processus par lequel tout texte peut se lire comme l'intégration et la transformation d'un ou plusieurs autres textes. Ainsi, le choix du sujet et la relation entre l'intertextualité et l'interculturalité est tout à fait pertinent en ce qui concerne l'œuvre de Le Clézio du fait que ces deux termes ne pourraient être envisagés l'un sans l'autre chez cet écrivain. D'une part, son style composant avec les marques manifestes ou secrètes d'autres textes remet en question le langage dans ce nouveau siècle où parfois l'on se « gorge de mots », où l'on se trouve envahi par la technologie. D'autre part, il se montre fasciné par les civilisations passées et s'est engagé bien souvent dans des recherches d'ordre ethnologique, ce qui certes octroie au roman le clézien une place privilégiée parmi les écrivains contemporains.

Le volume *Lectures d'une œuvre : J.M.G. Le Clézio* comprend une introduction de Sophie Jollin-Bertocchi et Bruno Thibault où sont relatés brièvement les faits biographiques de Le Clézio et leur importance concernant l'intertextualité et l'interculturalité. Il y est également question du travail de composition, de l'ajustement de voix multiples et en même temps des lacunes du silence qui deviennent le sujet même des récits. Ceci est un fait important que Thibault et Bertocchi relie au tournant des années 80 en soulignant qu'il s'agirait aussi de ce qu'on commence alors à nommer le roman postmoderne. En effet, il est vrai que la polyphonie narrative et l'influence évidente de différents modèles philosophiques, littéraires et mythiques sur l'écriture de l'auteur se dégagent des récits.

En mettant l'accent sur le rythme et la dimension poétique de l'intertextualité leclézienne, le texte de Miriam Stendal Boulos « La dimension poétique de l'intertextualité dans l'œuvre de Le Clézio » pourrait servir d'introduction générale à l'ouvrage, car il trace un panorama qui rappelle en effet toutes les sortes d'intertextualités qui apparaissent dans l'œuvre. Boulos rappelle la forme de réminiscence, l'écriture en forme d'écho, la répétition, le mimétisme, le mouvement de la narration en spirale, les stratégies typographiques. Plusieurs de ces effets intertextuels sont analysés en profondeur par les autres intervenants et complètent ce panorama « rythmique et poétique ».

Le texte de Madeleine Borgomano présente une approche captivante du texte leclézien et s'intitule «Le voleur comme figure intertextuelle dans l'œuvre de J.M.G. Le Clézio». Borgomano introduit le mot «vol» qui devient en fait synonyme d'intertextualité. Tout en parlant du voleur qui apparaît littéralement dans l'œuvre, mais aussi figurativement en tant que métaphore de l'écriture intertextuelle, elle aborde le texte par le biais des chansons populaires paralittéraires. Borgomano nous fait découvrir astucieusement que dans *La Ronde*, Le Clézio utilise la chanson comme trame et lui donne un statut d'hypotexte. L'autre chanson citée dans *La Quarantaine* thématise certains éléments en tant que métaphore de la condition des Doms voleurs exploités dont Le Clézio adopte le point de vue.

De même, Borgomano signale la présence de l'épigraphe de *La Quarantaine*, bref extrait de la *Baghvat Purana*, tout en précisant qu'elle fait écho à une autre épigraphe, celle du récit d'*Angoli Mala*. Elle se base ici sur l'intertextualité telle que l'avait conçue Antoine Compagnon dans son ouvrage: *La seconde main ou le travail de la citation*, vaste étude de la pratique intertextuelle de la citation. Celle-ci par le déplacement qu'elle subit, produit une valeur nouvelle qui n'existait pas dans le texte de source et entraîne une transformation qui affecte le signifié du texte cité aussi bien que le texte d'accueil. L'excellent texte de Borgomano fait preuve d'expérience dans le travail minutieux du chercheur, de sa connaissance approfondie de l'œuvre leclézienne et de ses rapports avec d'autres textes littéraires.

L'approche de Borgomano est en quelque sorte complétée par le texte de Sophie Jollin-Bertocchi «Chanson et musicalité dans l'œuvre de J.M.G. Le Clézio» qui met en valeur le motif récurrent de la chanson dans l'œuvre leclézienne. La chanson, emblématique de métissage culturel pourrait être considérée comme une forme moderne d'écriture du mythe qui nourrit les textes. Bertocchi nous fait découvrir le rythme du jazz de la phrase leclézienne par l'utilisation de la parataxe, par celle des inscriptions de sons répétés qui édifient des sonorités ayant une certaine musicalité.

Le texte de Claude Cavallero, *Sur les traces de J.M.G. Le Clézio* expose de manière intéressante l'utilisation que fait J.M.G. Le Clézio des traces - faisant écho à la «trace», bien connue de Michael Riffaterre (dans son article «La trace de l'intertexte» *La Pensée*, oct. 1979) - et des marques comme métaphore des empreintes ou «emprunts» déclencheurs d'écriture. Il analyse l'espace urbain, saturé d'empreintes et évoque les lieux en marge qui deviennent des traces d'un genre nouveau. Le désert, géante page blanche où tout peut s'inscrire, est un autre lieu propice à l'inscription. Cavallero termine son exposé en rappelant l'utilisation du mythe dans «Trésor» et par cela, l'accès au Temps suprême du mythe. Cette dernière partie est certes la plus captivante de ce texte, car l'accès au Temps suprême, tout en étant une «marque» est aussi l'un des points essentiels de l'écriture leclézienne.

C'est un peu sur ces mêmes traces que s'engage Véronique Pagès-Jodlowski dans son texte: «La voix narrative leclézienne: entre altérité et spécularité», mais cette fois, elle prend le chemin du «voyage intérieur» qui relie l'œuvre à la mémoire collective. Elle interroge l'un des mécanismes créateurs, le «cryptage», qui consiste à trouver les points de jonction entre mémoire et invention menant aux motivations intimes de la création littéraire. Elle pose la question de l'identité du texte devenu le signe tangible d'un passé à déchiffrer, je dirais à «décrypter».

A partir d'une analyse lexicométrique, Margareta Katsberg Sjöblom démontre dans son texte «Les récits intercalés dans les romans de J.M.G. Le Clézio» que bien que l'auteur à partir de 1980 abandonne les techniques du langage machine et de l'accumulation, l'intertextualité demeure au cœur de son œuvre par l'utilisation de l'insertion de récits entrelacés, de voix entrecroisées, distinguées par la typographie.

Cette analyse originale basée sur des statistiques numériques du programme Hyperbase est approfondie sur le plan technique, mais peut-on véritablement rendre compte de l'œuvre leclézienne en comptant (même si minutieusement) les mots?

Les deux textes suivants traitent des mythes dans les romans lecléziens. « La philosophie orientale du cycle de vie et de mort dans *La Quarantaine* » de Bénédicte Mauguière traite du roman placé sous l'égide du Baghavat Purana. Elle relève l'importance de la mythologie orientale, réponse à la faillite des valeurs occidentales, et met en évidence la signification du Mandala, « cercle magique » selon Jung, symbolisant le retour à soi et la présence de la divinité au centre du monde. Mauguière conclut en rappelant que le cycle de l'écriture est à l'image de la roue de l'existence du Zen où il faut se recréer dans une dynamique qui passe toujours par l'expérience du vide. La question du *vide* en rapport avec l'intertextualité aurait mérité d'être plus approfondie, le vide étant essentiel pour Le Clézio qui inclut dans ses récits cette vacuité que l'on a tendance à oublier.

Isa Van Acker dans son texte « L'aventure maritime *Le chercheur d'or* et *Hazard*: de la réinvention mythique à la fragilisation » confronte de manière intéressante deux romans en mettant l'accent sur l'aventure mise en récit selon des modalités différentes : dans *Le chercheur d'or*, par le biais du mythe, et dans *Hazard*, par une méthode que Van Acker nomme la « fragilisation » du mythe. Des motifs mythiques tels que celui du navire, la thématique astrale, le signe du cercle qui se combinaient et se renforçaient dans *Le chercheur d'or* se « fragilisent » dans *Hasard* où ne cesse de s'inscrire le disfonctionnement de ces mythes.

C'est par le biais d'un élément particulièrement fascinant, *le galet*, que Thierry Léger dans son texte « *La nausée* en procès ou l'intertextualité sartrienne chez Le Clézio » met en rapport *le roman* de Jean-Paul Sartre et *Le Procès Verbal* de Le Clézio. A travers l'approche du galet chez les deux romanciers Léger montre de manière convaincante que chez Sartre le galet sert d'introduction à une démonstration dont la conclusion est tangible, ce qui lui permet de comprendre sa position dans le monde; or chez Le Clézio le galet n'est pas à l'origine d'une connaissance sûre et définitive. Au contraire, le galet permet de découvrir un univers très vaste qui dépasse l'être et même le langage. En appliquant la critique phénoménologique de Gaston Bachelard et en s'appuyant sur la connaissance fine, objectivée du détail, Léger repousse les séductions de la généralité et permet d'échapper à son piège.

A partir d'une dynamique propre au processus du deuil, Jean-Xavier Ridon, dans son texte « J.M.G. Le Clézio et le Mexique : à la recherche de la parole cachée » traite l'intertextualité dans les textes portant sur les civilisations amérindiennes. Ridon accentue le fait que l'œuvre leclézienne est inséparable d'une réflexion sur la mémoire personnelle, familiale et collective où l'auteur puise constamment pour alimenter son roman. Ridon explique que la réflexion de Le Clézio se porte sur la nécessité d'élaborer un témoignage de la perte des civilisations amérindiennes. Ainsi se crée une présence de ce qui est absent, et en même temps, une forme de deuil.

Et relié à cette forme de témoignage, le texte de Bruno Thibault « L'écriture de l'initiation dans *Révolution* de J.M.G. Le Clézio » complète et renforce l'aspect mémoriel de l'œuvre en mettant en relief l'écriture autobiographique. Celle-ci décrit moins la construction d'une identité que le déroulement d'une initiation fondée sur trois éléments: tout d'abord, celui d'une quête en trois étapes : l'aliénation, l'épreuve ascétique du héros et l'image archétypique du poisson lune. Le second élément est celui d'une gnose à caractère cosmogonique. Le troisième élément est le collage des récits légendaires issus de la métaphysique hindoue.

Les deux derniers textes du volume dans la partie intitulée : *A la croisée des arts* mettent en évidence l'univers romanesque du texte leclézien sous l'influence de l'Art. Le premier de Isa Van Acker « Le cinéma selon Le Clézio : magie ou mensonge ? » tente de voir comment Le Clézio perçoit le septième art à partir de *Hazard* et d'une préface des chroniques de Robert Chazal, rédigée par Le Clézio et intitulée « La magie du cinéma ». Van Acker souligne que le regard porté sur le cinéma par Le Clézio varie : en tant que spectateur il mythifie le cinéma dans le texte non fictionnel de la préface; en tant que romancier il en donne une image désenchantée.

Bruno Thibault, dans son excellent texte « L'influence de quelques modèles artistiques sur l'œuvre romanesque de J.M.G. Le Clézio » élucide un nombre considérable de phénomènes textuels qui jusqu'à présent étaient énigmatiques. Il nous fait découvrir le fait que Le Clézio a été profondément influencé par l'école de Nice qui rassemble des artistes Nouveaux Réalistes. Thibault avance que Le Clézio, en employant des techniques de l'art pop dans plusieurs de ces romans, est « le plus grand écrivain pop de sa génération en France ». En effet, il rappelle l'utilisation de descriptions de produits, des photographies de rayonnages de supermarchés et autres. Thibault dresse un parallèle entre l'accumulation des objets produits en série dans les compositions d'Arman et celle des textes lecléziens, tous deux pour dénoncer le consumérisme effréné des années soixante. De même, il montre la ressemblance entre les textes lecléziens et les toiles d'Yves Klein qui cherchent une issue hors du système de la société d'abondance : tous deux rêvent à un retour à la nature. Thibault rappelle aussi l'intérêt de Le Clézio pour la peinture de Frida Kahlo et de Georgia O'Keeffe et la passion bien connue de l'auteur pour la culture amérindienne. Le texte de Thibault, tout en faisant preuve d'un savoir riche en détails textuels et plastiques, nous instruit dans un dialogue renouvelé entre l'art et la littérature.

Lectures d'une œuvre : J.M.G. Le Clézio est un ouvrage recouvrant une panoplie de visions, mettant en relief l'apport original et l'importance de l'intertextualité et de l'interculturalité concernant l'écriture leclézienne. En même temps ces visions ont été bien basées sur les différentes approches des travaux de recherche sur l'intertextualité effectués à partir des années 60 par le groupe *Tel Quel*, en passant par Julia Kristéva et Mikhaïl Bakhtine qui déclarait sa fameuse phrase que « tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte » et jusqu'aux années 80 où se définit une conception hyperextensive du concept offerte par Michael Riffaterre : « l'intertexte est la perception, par le lecteur, de rapports entre une œuvre et d'autres qui l'ont précédée ou suivie ». L'éventail des sujets du volume est impressionnant, allant du sublime au fondamental, mais toujours dans la rigueur du sujet (ce qui n'est pas toujours évident dans les colloques). Parfois, les critiques ont exposé des approches avant-gardistes, esquissant des chemins nouveaux. Parfois, on s'est contenté d'analyses thématiques se cantonnant dans un traditionalisme de bon aloi.

Remarquons toutefois que la plupart des analyses se sont regroupées autour de quelques livres de Le Clézio. Ainsi, il est regrettable qu'il n'ait presque pas été question de *Voyages de l'autre côté*, *Le livre des fuites*, *Mondo*, *Terra Amata*, *Le déluge*, *La fièvre*, *Cœur brûle*, bien que l'intertextualité et l'interculturalité y jouent un rôle important. Les intervenants ont bien relevé les influences intertextuelles variées présentes dans les textes. Même si parfois, les thèmes choisis se sont entrecroisés et ont été répétés par les différents critiques, ils ont été traités sous un angle différent, et d'autres détails, oubliés par l'un ou par l'autre, ont été rajoutés, ce qui a finalement donné une image complète de l'intertextualité. La répétition est d'ailleurs inévitable dans un colloque qui traite d'un sujet si étroit.

Des intervenants très créatifs ont pris l'initiative d'analyser les textes selon des approches interdisciplinaires, conduisant vers d'autres auteurs, d'autres artistes, ce qui octroie à ce volume l'aspect fondateur d'une réévaluation des modèles connus jusque-là. Sans répéter ce qui a déjà été dit, ces critiques ont su revigorer l'intérêt du lecteur et mener l'œuvre vers une ouverture bien au-delà de la littérature. Après ce volume, la recherche sur Le Clézio entre dans une nouvelle étape de redéfinition basée sur le concept d'intertextualité et d'interculturalité.

Ruth Amar

Haifa University

Grell, Isabelle. *Les chemins de la liberté de Sartre, genèse et écriture (1938-1952)*. Berne : Peter Lang SA, 2005. 224 p.

Quatre mois après la publication de *La Nausée* (1938), Sartre entreprend de se lancer dans une nouvelle aventure : un roman sur la liberté, parce que le malheur chez Sartre « c'est que nous sommes libres ». Sartre trouvera d'emblée à son projet un nom d'inspiration nietzschéenne : *Lucifer*, qui deviendra par la suite, fin 1938, *Les Chemins de la liberté*. C'est que Lucifer, ce porteur de lumière, « tire la lumière du mal » Sartre, lui, choisira d'y voir plus clair en empruntant un long parcours, jonché d'alinéas, qui s'étendra jusqu'en 1951-1952; ceci avant que l'auteur ne se penche sur soi, mais toujours « au milieu des livres », avec *les Mots* (1964). Là Sartre décidera de raconter, entre autres choses, comment il a découvert l'existence.

La thèse développée par Isabelle Grell nous séduit par sa rigueur. C'est un travail méthodique : un projet de critique génétique qui valorise une œuvre souvent délaissée. D'autre part, il s'agit là d'une chronologisation des phases d'écriture de ces dits chemins et qui, d'après Michel Contat, l'auteur de la préface à cette étude, permet de mieux saisir aussi la part hypotextuelle du texte ainsi qu'une longue parenthèse continuelle qui porte sa relation « morganatique », si l'on s'accorde avec cette définition hiérarchique des rôles utilisée par Grell, que Sartre entretint avec Simone de Beauvoir, alias Castor.

Entre-temps, *in medias res* dans ce parcours sinueux de l'écriture des *Chemins de la liberté*, Isabelle Grell souligne bien un évènement capital survenant dans la Weltanschauung de l'écrivain philosophe : la découverte de « l'historicité », en ce qu'elle occupera une place fondamentale dans la pensée de Sartre. Il s'agit ici de la fonction de la responsabilité au sein de l'existence et de la priorité accordée à l'action, et du fait que la réalité humaine n'étant pas mais existant, son essence ne la précède pas mais au contraire la réalise. Isabelle Grell rapporte aussi judicieusement les multiples instances de silence des paratextes et des épitextes. Tout ça parle bien de la création littéraire : l'aventure des *Chemins de la liberté*, y compris le deuxième tome de la trilogie, le manuscrit *le Sursis*, se trouvant à l'Université de Yale, à New Haven, Connecticut.

Frédéric Fladenmuller

East Carolina University

Schwerdtner, Karin. *La femme errante*. Ottawa: Legas, 2005. 173 p.

Dans sa version remaniée de sa thèse, intitulée *La femme errante*, Karin Schwerdtner entreprend d'étudier le concept protéiforme et fortement connoté—tantôt positivement, tantôt négativement— de l'errance. L'auteur souligne dans son introduction que si le thème de l'errance de l'homme est universel dans toutes les littératures, « il n'existe aucune tradition d'errance féminine à part celle qui transforme l'errante en figure emblématique de la déchéance ou en corps réduit à ne plus être qu'un lieu pour l'attaque injurieuse » (8), et ce jusqu'au XX^e siècle. Pour la société, durant des millénaires,

l'honnête femme était celle qui restait à la maison, que ce soit celle du père ou du mari. Aussi, bien que le thème de l'errance ait déjà été visité et revisité, l'auteur l'approche sous une perspective féministe, en s'intéressant tout particulièrement à quatre romans français qu'elle nomme « contemporains » : *Le vice-consul* (1966) de Duras, *Voyages de l'autre côté* de Le Clézio (1975), *L'astragale* (1965) de Sarrazin et *Desiderata* (1997) de Maryse Condé. Ces quatre romans offrent un double avantage: d'une part ils permettent d'introduire des occurrences de femmes errantes en tant que personnages de premier rôle, et d'autre part ils nous laissent entrevoir les différentes facettes de l'errance, qu'il s'agisse des errances mentales et charnelles avec Duras, imaginaires et irrationnelles avec Le Clézio, criminelles et idéologiques avec Sarrazin ou encore migratoires et identitaires avec Maryse Condé. En somme, dans son essai, Karin Schwerdtner se propose de partir à la découverte du (nouveau) visage de la femme errante dans le roman contemporain en France.

Le livre se présente en six chapitres. Les deux premiers chapitres sont consacrés à une mise en place du concept et à un développement des facteurs qui modifient l'errance, à savoir l'espace, le temps, le mouvement, les rapports sociaux, les mobiles ou encore les perspectives d'énonciation. Ces deux premiers chapitres sont relativement bien construits, et ils nous permettent de cerner le thème de l'errance au sens large et dans ses diverses connotations, avec notamment des mises en parallèle et en opposition éclairantes avec des termes tels que nomadisme, vagabondage, inconstance, stabilité et immobilisme. En outre, Karin Schwerdtner nous offre un rappel intéressant des multiples facettes de l'errance tour à tour créatrice, destructrice, spatiale, linguistique, imaginaire, morale, initiatique... Elle nous propose également une typologie de quatre errants masculins au travers de Caïn, des fils de Caïn, du Juif errant ou du chevalier errant. On peut néanmoins regretter le fait que ces définitions et ces classifications restent essentiellement un survol descriptif sans être réellement analytiques : le lecteur reste sur sa faim, et il attend des conclusions qui ont du mal à s'affirmer. Les quatre autres chapitres, quant à eux, se concentrent chacun sur un auteur : l'analyse y est précise et documentée avec de nombreuses références critiques comme en témoigne la bibliographie. Cependant la manière dont l'étude est menée conduit plus à saisir chaque auteur en particulier que le thème de la femme errante en lui-même. On aurait préféré avoir des chapitres axés autour de thèmes précis en corrélation directe avec l'errance. La conclusion tente tant bien que mal de pallier ces lacunes, en faisant une bonne—mais trop brève—synthèse.

Au total, cet essai reste intéressant dans sa capacité à soulever de bonnes questions, mais il échoue à montrer une vraie spécificité de l'errance au féminin : certes, on pourrait toujours objecter que la nouveauté réside dans le fait que la femme errante au XX^e siècle parvient à sortir du cliché négatif des personnages errants des siècles précédents. Quoiqu'il en soit son errance se rattache de très près à l'errance des quatre types d'hommes errants mise en perspective dans le chapitre 1. Dès lors, on comprend mal la volonté d'analyser ce thème sous celui de la femme errante, et non pas sous celui de l'errance en général. Du reste, si l'auteur voulait rester dans une perspective féministe, elle aurait dû tout au moins analyser ce sujet dans une perspective historique et comparatiste en traitant des autres femmes errantes de la littérature française des siècles antérieurs.

Allemand, Roger-Michel, Milat Christian (eds). *Le « Nouveau Roman » en questions 5*. Paris-Caen : Lettres modernes Minard, 2004. 299 p.

Cinquième volume consacré au Nouveau Roman et une fois encore l'agréable surprise d'un recueil d'études qui progressent toujours vers une meilleure compréhension de cette exploration littéraire de la modernité. Le thème de cette publication porte sur l'autobiographie, revisitée par les nouveaux romanciers, et les éléments justifiant cette reformulation de la question sont sérieusement et rigoureusement traités dans les différents articles sur Butor, Sarraute, Robbe-Grillet, Claude Simon, Pinget. La réponse à cette question se trouve en particulier dans la synthèse d'une grande clarté que propose M. Mokhtar Belerbi. C'est après ces deux cent premières pages qu'on profite pleinement des réflexions des grands maîtres du Nouveau Roman en découvrant parfois des constats un peu douloureux : « Marguerite Duras est bête, mais c'est un grand écrivain ». Elle devait mourir quatre ans plus tard, et l'auteur de cette définition-guillotine obtenait d'entrer à l'Académie Française le mois du huitième anniversaire de la disparition de Duras. Hasard objectif ou plan de carrière? Ainsi arrive-t-on (coïncidence fortuite ?) à la toute dernière page de l'ouvrage où R-M Allemand déclare que Robbe-Grillet cherche à « remettre en cause les stéréotypes intellectuels et les discours institutionnalisés ». Et là, on a malgré soi une moue dubitative.

Avec les notes critiques qui donnent les toutes dernières activités de recherche sur la question, nous avons tous les éléments pour que cet ouvrage serve de référence aux petits comme aux grands amateurs du Nouveau Roman.

Michel Carle

Bishop's University

Bowd, Gavin. *Paul Morand et la Roumanie*. Paris : L'Harmattan, 2002. 152 p.

Typographie défaillante, lourdeur du système de sigles et d'abréviations retenu, tel est le premier contact que le lecteur a avec cette étude ; au reste le mode d'emploi est placé dans une note, alors qu'il devrait l'être dans une page facilement identifiable ; il faut aussi ajouter les remerciements et les fonds consultés indiqués sur une feuille collée à la hâte sur la troisième de couverture ; les références bibliographiques, mal codifiées, sont souvent cause d'incessantes recherches dans les pages précédentes. C'est dommage, cette étude méritait une présentation matérielle de bien meilleure qualité.

En effet, il y a là une lecture convaincante des positions politiques de P. Morand illustrant le stéréotype d'un comportement intellectuel d'une époque où tout pouvait être dit, l'Histoire ne connaissant pas alors (comme l'a expliqué P. Barberis pour le romantisme) le pur et l'impur, le noble et l'ignoble. On pouvait entendre de tout, les imprécations de Morand suivies des réactions de colère et d'indignation de Gide ; on aime aujourd'hui les sursauts de Gide, et on préférerait que Morand ne fit pas ce qu'il fit. Gavin Bowd le dit régulièrement et sans concession en observant les années roumaines (et autres) de Morand.

C'est une contribution significative à un moment de l'Histoire que cette étude portant sur les années les plus tragiques de notre 20^e siècle. A suivre les commentaires de Morand sur les événements politiques et militaires de l'Europe d'alors, on s'interroge sur la certitude de certains face à ce qui nous apparaît aujourd'hui comme une marque d'aveuglement envers l'inéluctable et l'injustifiable. *Paul Morand et la Roumanie* doit se lire avec à l'esprit les travaux de Paxton et de Rouso.

Enfin, on est sensible aux dernières lignes de la conclusion qui nous disent l'Europe et la Roumanie de demain, avec ou sans Morand.

Michel Carle

Bishop's University

Magill, Michèle M. et Katherine S. Stephenson. *Dit de femmes. Entretiens d'écrivaines françaises*. Birmingham, Alabama: Summa Publications, 2003. 199 pages.

The writings of women such as Andrée Chedid and Annie Ernaux, Sylvie Germain and Benoîte Groult, are today widely known, and in some fair measure well beyond the now hybridised frontiers of France and the vast francophone world. Voices such as those of a Marie Chaix, a Geneviève Dormann or a Michèle Perrein remain, however, considerably less known or at least critically examined (of course, such criticism by no means necessarily corresponds to popular appreciation, this perhaps being especially so in the case of women writers, still commonly undervalued in the university and critical publishing world, as we know), even in the lands where French is spoken, and it is to the great credit of the two interviewers who have put together this collection of nine exchanges that they have been prepared to offer us a most valuable and fascinating plunge into the worlds, the ideas, the emotions and the creative manners of both established and still emerging women writers who are reshaping in subtle and important ways the consciousness of our collective being. The questions posed by Michèle Magill and Katherine Stephenson are easeful, felt, at once eager and allowing for the writer's free development of her thought. The exchanges can be lively, frank, at once light and seriously focussed. One is thankful for both the brief introductory texts presenting each writer and the bibliographies offering at once details of primary and secondary publications. The interviews do not seek to be overly oriented towards questions certain researchers might wish to examine, but this is good in that it allows for a more earthy, visceral exchange to emerge, though the implications of what is articulated always continue to carry much fuel for the critical, textually oriented mind. One is pleased to hear of the daily concerns, the hesitations, the paradoxes and many subtle aspects of a relational, interpersonal nature that come to the surface in these deliberately unpretentious, delightfully natural interviews. It cannot be emphasised enough just how valuable such material is to the critic of contemporary literature. And these interviews are a reminder to all those who speak on a regular basis to young people about literature that there is a still massively underexplored world of fine quality and vital energy and pertinence 'OUT THERE', written by women, waiting for the reader, the professor and the critic to offer it the time of day. All university libraries should have this book, as well as the beautiful, consciousness-raising material which has inspired its creation.

Michael Bishop

Dalhousie University

Fetzer, Glenn. *Emmanuel Hocquard and the Poetics of Negative Modernity*. Birmingham, Alabama: Summa, 2005. 169 p.

The notion of negative modernity, of the radical necessity for a 'negativeness' to at least prepare the ground for what Yves Bonnefoy has recently, in his *Goya, Baudelaire et la poésie*, called 'du positif' – these are notions that, explicitly or implicitly, have occupied the minds of writers and thinkers for some very considerable portion of what we may term modernity: Goya, Nietzsche, Mallarmé, Dada, and so on: the twentieth century is certainly rife with doubts and deconstructions pertaining to humanity's conceivable

decency and capacity for shared beauty, joy and love. Emmanuel Hocquard's writing marks out for itself, not so much a combative, argumentative, essentially ethical and political place of functioning, as a manner of finessing such questions via an engagement with the act and place of writing itself. Inevitably, though more discreetly, it is a political self-positioning, but it is more inclined to simply perform itself rather than debate itself.

Hocquard's work goes back, today, some surprisingly long way, to the time I first made his acquaintance on the avenue Malakoff, and to books like *Album d'images de la villa Harris* (1978) and *Les dernières nouvelles de l'expédition sont datées du 15 février 17* (1979). This is the time of his launching of Orange Export Ltd, a time of discovery of new poetic voice both in France and in the USA – an affinity that would lead to translating a good number of young American poets and various stays in the USA. The writing of Hocquard is generally deemed to be alyrical, literalist, possessed of no essentialising meaning, concerned with its performance, its materiality and its 'simple' connection to the real, of which it is an inseparable part – requiring no more exegetical analysis than a tree or a stone. It may have ludic characteristics equally, though it has no intentions that may be described as Oulipian – one thinks of Perec or Robaud, for example, or Queneau in yet another vein. Glenn Fetzer's study of Hocquard's work is timely and well managed throughout its various stages of inquiry: a global discussion of the notion of negative modernity; contextualisation of Hocquard's contribution in relation to other poets, writers and thinkers of 'literality' such as Royet-Journoud, Gleize or Fourcade; the question of fictionality in writing; writing's unmetaphorised self-revelation; the age-old matter of representation; banality, anonymity and the quotidian as loci of fascination and modes of validity; visualness and its rhetoric; and the ever remaining issue of the residual lyricalness of empirical language.

This is, in many ways, a valuable study, well researched and sympathetically thought through. It is well written, lively, textually well documented, a study that all university libraries should have and that can be most useful for students of contemporary writing.

Michael Bishop

Dalhousie University

Titus-Carmel, Gérard. *Gustave Roud. Une solitude dans les saisons*. Paris: Jean Michel Place, 2005. 126 p.

Artiste célèbre et poète aujourd'hui parmi les plus grands de notre époque – ses derniers titres: *Demeurant* (2001), *Ici rien n'est présent* (2003), *Manière de sombre* (2004), *Jungle (non-lieu)* (2005) – , Gérard Titus-Carmel est aussi celui qui nous a donné essais ou livres sur de grands artistes et écrivains: Pierre Bonnard, Hart Crane, Picasso, Chardin, Ernst, Bram van Velde, Goya, Caillebotte, Munch, Schwitters, etc. L'œuvre du grand poète romand, Gustave Roud, souvent considérée comme idyllyquement pastorale, hymne des simplicités rurales, immense poème de l'accord idéal entre la terre bien-aimée et le moi adorateur, ici Titus-Carmel cherche, tout en reconnaissant la pertinence de cette perspective, à nous sensibiliser à la face secrète, sous-estimée par la critique, de ce rapport certes intense et exceptionnellement médité à un réel de plus en plus fragilisé par notre modernité.

Lire presque n'importe quelle page de l'œuvre de Roud, c'est certainement devenir conscient des délicates beautés de ces plaines suisses que ne cesse de parcourir le regard d'un homme à bien des égards condamné à les vivre de loin, spectralement, par le biais de l'écriture. Mais reconnaître la grâce des splendeurs de l'ordinaire, du noble travail des agriculteurs, ce sera aussi, et vite, l'occasion de comprendre à quel point cette grâce d'un âge d'or s'expose à une lente mais sûre dégradation: dureté du travail, ses mille et une

répétitions épuisantes, dépossession implicite face à la mort qui guette, mélancolie qui défigure une volonté de lyrisme. Et c'est ainsi qu'un abîme menace de s'ouvrir entre la parole et la terre vécue. Habiter poétiquement celle-ci pose de plus en plus le problème d'une conscience croissante de cette inadéquation, qu'évoquera un Philippe Jaccottet à son tour, de la « vaine écume » (Roud) des mots à l'objet en principe adoré. Un sentiment de solitude s'installera définitivement au sein de l'œuvre de Roud, sentiment que confirmera l'expérience de la mort: de la mère, de l'ami, de tout ce qui est, matériellement, émotionnellement, poétiquement même. Roud, « comme posté dans la pénombre de son être », comme dit Titus-Carmel, comprendra que l'équation fondamentale de l'être, « c'est moi-même avec moi-même jusqu'à l'aurore » (Roud). « Long sera le chemin, poursuivra si bien Titus-Carmel, qui mènera Gustave Roud, à l'issue d'une âpre descente au centre de lui-même, à ce point de transparence avec le monde où l'on peut encore croire que se taire nous permet autrement de faire *acte de présence* avec lui ». Et, nous voici au cœur du drame chez Roud: la tentation du silence, l'expérience du silence au sein même de l'écrit, la traversée du temps, des saisons, vécue comme une perte à laquelle ne remédie pas la mémoire (celle de l'écrit), mais cette même traversée et cet épuisement de soi et de l'autre comme, paradoxalement, l'aventure, aussi, des signes éphémères d'un éternel puissamment rêvé... « C'est ce sentiment d'éternité, vif et profond, écrira Titus-Carmel, prompt et cinglant comme un coup de fouet, qui illumine, aux moments des plus purs éveils, toute la poésie de Gustave Roud ». Poète d'une difficile immanence et poète d'une infinité parfois extatiquement entrevue qu'emblématise si subtilement, si terriblement, celle-là, Roud accédera à ses beautés les plus profondes, les plus hautes, dans ces pages où la tensionnalité du rêve et du réel, de la vision et de la désillusion, est vécue presque comme une synonymie, acte et lieu de l'Un.

Un très beau livre, suivi d'une petite anthologie qui offre quelques-unes de ces pages, si richement travaillées, si authentiquement méditées, de l'œuvre d'un très grand écrivain de notre temps.

Michael Bishop

Dalhousie University

Marx, William. *Adieu à la littérature: histoire d'une dévalorisation, XVIIIe-XXe siècle*. Paris: Minuit, 2005. 234 p.

If it is possible for a book of literary history to be exciting, then William Marx's *Adieu à la littérature* is that book. With seven chapters, plus introduction and epilogue, coming in at just 181 pages of text, the study is one you'll read without needing to put it down, except perhaps to check firsthand and in greater detail some of the wonderfully succinct references to the crucial and unflatteringly well-chosen sources that form the skeleton of Marx's autopsy of letters. Unsurprisingly, given Marx's previous work, Valéry occupies a privileged place in this lesson in literary anatomy, providing the first example of the problem the book is intended to diagnose: how literary writers of the high-serious vein of the French twentieth century composed literature's obituary notice. In Marx's account, Rimbaud is Valéry's bad conscience, and Monsieur Teste his failed epigone; unable to depart once and for all for Abyssinia, since that's already been done, Valéry-Teste must resign himself to a very mediocre silence and to vague memories of exactly twenty books. The succession of examples that follows puts the post- in postmortem: familiar classics of the most interesting speculative literary theorizing of the last three centuries are condensed into a highly readable whirlwind designed to advance the thesis that, far from having died of external causes, literature met its sorry fate at its own hands.

In Marx's telling, this process occurred in three phases. The first phase was the era of inflation in literary value; examples adduced in rapid-fire succession include

Hofmannsthal's Lord Chandos, Longin's 1674 treatise on the sublime, John Dennis's *The Grounds of Criticism in Poetry* (1704), Voltaire's triumphant public reception in Paris in 1778, the romantic belief in the transparency of language, Hegel's prediction of literature's imminent demise in his *Aesthetics*, and the twin roles of Matthew Arnold and Saint-Beuve as gatekeepers of the nineteenth century's literary institutions. The second phase is the era of overvaluation, literature's great boom period, in which the triumph of literature sows the seeds of its own destruction. Marx traces the development of "*l'art pour l'art*" from the moment Benjamin Constant coined the term in 1804 after talking to a student of Kant, to its standardization in the works of Hugo and Gautier, and finally to its expansion into every corner of Europe. In passing, Marx aims a broadside at Pierre Bourdieu's "sociological reductionism" by observing that, far from condemning literary writing to becoming an autonomous social field, nineteenth-century French society recognized that it was still insolubly fastened to its literary writers; the trials of Flaubert and Baudelaire in 1857 were designed to reinforce this connection, not sever it. Thus, Marx argues that the inflationary period in literature's life-cycle ends for internal, formal reasons, and here one senses why Marx also admits that all three phases (expansion, overvaluation, and decline) frequently co-exist among different writers at any given time. The third phase gets underway with Mallarmé and hypostatizes with Proust, Valéry (again), and Borges, or rather Pierre Menard; Thomas Mann and Kafka finish off the list of the last-of-the-best and first-of-the-last. The profound devaluation really begins with Nietzsche, however, specifically chapter 16 of *The Death of Tragedy*, where *aisthesis* replaces *logos*, and music comes to form the sublime ideal of literature. The decline continues with the unparaphrasable poetry of Rimbaud, Mallarmé, Hopkins, Trakl, and Eliot, and finds its apotheosis in the self-conscious denigration of the value of poetry in the theoretical musings of Mallarmé and Valéry (once more), and in the literature-despising philosophy of Bergson. The recuperation of visual effects by the following generation of poets only exacerbated the problem by offering a second response to the now-essential inferiority of poetry; Surrealists and Vorticists were unable to stop the deflation, and Russian formalists were equally helpless, as were their French structuralist inheritors, to halt the declining social value of literary writing, increasingly isolated within its sclerotic mass of privileged signifiers. But in the fifth and sixth chapters, Marx adds some novel reflections on the subject of historical disaster to this history of formal developments. In particular, Marx draws on the implicit analogy between theme and form in a comparison between the literary output the eighteenth century dedicated to the subject of the Lisbon earthquake of 1755, and the quite different reaction of twentieth century writers to that century's central trauma, the Holocaust. In the eighteenth century, literature grappled with theodicy and came out the winner; perhaps surprisingly, the eighteenth century proved its relatively superior callousness by issuing forth parody on the subject of the Lisbon disaster within a year. In our time, the extent of the horror and the spirit of high seriousness have stifled the temptation to make inappropriate wisecracks, but more significantly, the comparison shows that in the eighteenth century, poetry still held the power to console, while Adorno's famous 1951 dictum – writing a poem after Auschwitz is barbarity – is seconded by the verse tradition itself, as exemplified in Marx's account by Mallarmé (yet again), Yeats, Tennyson, Thomas Hardy, Dylan Thomas, Sully Prudhomme and Gerard Manley Hopkins; the whole disaster is punctuated by the inimitable, and in this instance symptomatic, passage from *Journey to the End of Night* where Céline muses upon Montaigne's decision to send his wife a few lines from Plutarch to console her for the death of their child. A few tutelary figures rise above the wreckage to offer examples of the paradox of a writer writing after writing falls silent, such as Celan, who frustrates the contradictory demands of critics for

poetry to say both more and less, and Beckett, whose work makes French audiences mourn the death of language while simultaneously provoking gales of laughter from English-speaking crowds. Oulipo and Barthes serve to finish off the possibility of anyone ever writing anything ever again by exhausting, on one hand, the saving graces of humor and structural experimentation, and on the other, any claim criticism might once have had to scientific objectivity, leaving us with nothing but the legend of the writer who never writes, exemplified by the figure of Roberto Bazlen, who wanders from novel to novel in the form of a character.

Marx concludes with a cautious prediction that cultural studies will gradually take over in France to much the extent they have taken over literature departments in the English-speaking world. The prediction is undeniably correct, as the culture wars seem now to have definitively crossed the Atlantic, where a devalued French literary currency will now be swept away by the multicultural marketplace, leaving those of us who are still believers in literature to celebrate amid the ruins.

Shawn Gorman

Harvard College Libraries

Sylvestre, Paul-François. *Lectures franco-ontariennes*. Toronto : Éditions du GREF, Collection Dont actes 22, 2005. 172 p.

Lorsqu'une écriture devient aussi le porte-parole d'une minorité culturelle, il lui faut se contraindre à une excellence sans compromis, dans l'espoir d'être entendue et respectée au sein d'une surproductivité littéraire nationale et internationale. Menacés d'indifférence, auteurs et éditeurs devraient exiger d'eux-mêmes et de leurs associés un travail impeccable, des premiers mots écrits à la dernière mise en page. Dans la réalité canadienne, c'est malheureusement vers la médiocrité que s'orientent trop des nombreuses maisons d'édition qui émaillent le paysage de la francophonie hors-Québec. Cet ouvrage de Paul-François Sylvestre en est un exemple. Se divisant en quatre parties, il propose avant tout de rassembler des chroniques littéraires publiées essentiellement dans les hebdomadaires *Le Métropolitain* de Brampton et *L'Express* de Toronto. Suivent ensuite trois pages d'information sur « six revues d'expression française en Ontario ». La troisième partie regroupe trois palmarès des lectures de l'auteur pour les années 2002, 2003 et 2004 et l'ouvrage se conclut enfin par un ensemble d'appendices : conférence prononcée par Sylvestre sur l'Ontario historique et littéraire ; tableau historique et littéraire de l'Ontario français ; brève chronologie de l'Ontario français et, enfin, adresses « utiles » (pour qui ?). Le tout forme malheureusement un ensemble incohérent sans justification d'intention et surtout sans introduction de la part de l'auteur, donnant la curieuse impression que l'ouvrage a peut-être été assemblé à son insu : après tout, il ne s'agissait guère que de colliger et alphabétiser ses chroniques, les appendices étant fournies par Alain Baudot, auteur également de la présentation.

Pourquoi, se demande-t-on, l'auteur n'a-t-il pas profité de cette occasion pour s'adresser à son lectorat, pour expliquer ses choix et ses attentes à travers la publication de l'ouvrage qu'il signe? C'était pour lui la chance rêvée de faire connaître et de promouvoir une littérature mal connue. Face à son mutisme, nous devons nous contenter des quelque quarante-six chroniques publiées entre 2002 et 2005 et reproduites telles quelles, sans commentaire ni texte d'illustration. Allant du simple compte rendu à la critique plus pointilleuse, elles témoignent parfois, il est vrai, de l'enthousiasme que Sylvestre a pour son métier. Il aime lire, c'est évident, et sa ferveur est parfois contagieuse, donnant envie de se plonger dans certains des livres qu'il examine. Il aime aussi que les auteurs fassent preuve d'un style travaillé (le terme « ciselé », en rapport aux textes revient souvent sous sa plume). Il admoneste ceux et celles (plus souvent

celles que ceux) qui se laissent aller à des longueurs qu'il juge inutiles (Andersen, Forcier ou Matteau par exemple). Il faut cependant dire que, nouvelliste lui-même, il a « un faible pour les nouvelles, surtout pour les récits brefs et directs » (96), ce qui nuit probablement à son objectivité. Il n'hésite pas à tancer les éditeurs lorsqu'ils font preuve de manque de vigilance dans la correction et la mise en page. Voilà d'ailleurs pourquoi il est d'autant plus navrant de rencontrer plusieurs erreurs de langue dans ses propres textes, qu'il s'agisse d'orthographe ou de grammaire (un roman de cap* et d'épée ? [46] une boîte à chaussure* ? [40]), de syntaxe (illustrer que ? [26]), ou de maladresses de style : « [...] il affirmera avoir pris de nombreux risques dans un domaine où le risque fait partie intégrante du métier. Il reconnaîtra avoir pris ses risques [...] » (23).

Baudot affirme que les *Lectures franco-ontariennes* forment « un ensemble de textes très cohérent, [...] un corpus qui fait véritablement sens. » (X) Où se situe donc la cohésion ? Le titre suggère que les auteurs ou leurs œuvres doivent avoir un lien avec l'Ontario. Nous trouvons en effet plusieurs ouvrages portant sur des faits historiques provinciaux (*Trois Siècles de vie française au pays de Cadillac* de Marcel Bénéteau par exemple) dont certains sont très récents, comme les écrits de Michel Gratton et Gisèle Lalonde sur l'affaire Montfort. Sylvestre semble d'ailleurs privilégier les textes basés sur le réel, le vécu. Cependant ce portrait de l'Ontario francophone se réduit trop souvent à mon avis à un espace confiné au giron du Québec. Nous quittons rarement la région Toronto-Montréal-Ottawa, à l'exception de quelques rapides incursions du côté de Hearst (grâce à Doric Germain en particulier et aux éditions Nordir) et de Sudbury (éditions Prise de parole). Mais qu'est-il advenu de nord-ouest de l'Ontario et de ses communautés francophones ? Et pourquoi tant d'auteurs ontariens publient-ils au Québec ? J'aurais aimé que, quelque part (comme dans l'introduction...), Sylvestre réponde à ces questions.

J'applaudis toute démarche cherchant à mieux faire connaître la littérature canadienne d'expression française hors-Québec. Dans ce cas cependant, le manque de rigueur dans l'écriture comme dans le travail d'édition fait des *Lectures franco-ontariennes* un ouvrage hétérogène et négligé qui déçoit.

Marie-Noëlle Rinne

Lakehead University.

Acerenza, Gerardo (éd.). *Dictionnaires français et littératures québécoise et canadienne-française*. Ottawa : Les Éditions David, 2005.

En novembre 2004, le colloque international « Dictionnaires français et littératures québécoise et canadienne-française » a invité ses participants à se pencher sur les interactions entre les dictionnaires de France, de type *Robert, Larousse, Littré*, et la littérature d'expression française au Canada. Bien entendu, la réflexion et l'imagination des chercheurs ont rapidement dépassé le cadre de la proposition initiale. Bien vite, il s'agissait de réfléchir au rôle des mots dans la vie, mots du dictionnaire certes, mais aussi ceux des autres langues, et ceux de l'école s'opposant à ceux des parents. Le résultat, remarquable par sa diversité et son originalité, nous parvient par le biais de cet ouvrage qui réunit quelques unes des contributions à cette conférence. Il est dommage cependant que le nom du colloque, bien que tout à fait approprié pour un départ de recherche, ait été conservé car il s'agit d'un titre trop restrictif par rapport au contenu de cet excellent collectif. En effet, certains auteurs ont choisi d'aller au-delà de la référence suggérée (celle de la France) et de considérer de façon plus large le rôle et la définition du dictionnaire. « Il me fallait ma propre liste de mots » (223) explique par exemple Marco Micone dans son bel article *Mon carnet noir*. Ce carnet, créé patiemment au fil de ses découvertes lexicales, constitue-t-il un dictionnaire ? Et que penser du recueil de poésie *Acadie Rock* de Guy Arsenault, devenu aujourd'hui l'incontournable référence de la

littérature acadienne ? La représentation diglossique qu'il offre d'une nouvelle génération d'Acadiens, « [ses] formes orales et [...] l'usage qui y est fait de la mixité linguistique » (93), mais surtout le rôle de rupture qu'il joue vis-à-vis de l'hégémonie lexicale française, en font, selon la subtile analyse que nous en offre François Paré, un « dictionnaire hors norme » (85).

Ce sont cependant des dictionnaires traditionnels, ceux auxquels les organisateurs du colloque faisaient allusion à l'origine, que plusieurs analystes consultent dans leur étude des relations entre ouvrages de référence et personnages, auteurs ou narrateurs. Le dictionnaire devient alors tour à tour source de structure au sein d'une vie désorientée, fragilisée, comme dans *French Town* de Michel Ouellette dont Emir Delic explore les oppositions dialogiques, ou au contraire arme vengeresse et mortelle selon l'interprétation que Jacqueline Chammas nous propose du roman de Jean-Yves Soucy *La Buse et l'Araignée*. Le dictionnaire peut parfois chercher à combler une lacune, langagière ou identitaire, et devient alors une quasi-obsession comme chez ces personnages de France Daigle auxquels s'intéresse Gerardo Acerenza. Parlons encore du rôle incestueux suggéré dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy, roman présenté par Emmanuelle Sauvage. Lise Gauvin, dans le premier article de ce collectif, se plonge dans deux mondes fictifs, ceux de Michel Tremblay et de Francine Noël, chacun thématissant la langue à travers la dimension que lui offrent leurs personnages. Le dictionnaire, mais aussi la littérature française, ou bien encore le français parlé dans certaines institutions, représentent chacun un « ailleurs » tour à tour idéalisé ou remis en question. Remise en question du mot qui devient l'enquête captivante proposée par Gilles Dupuis dans son étude de l'œuvre d'Hubert Aquin et de Jacques Poulin. Nous dépassons ici largement le cadre étroit des géographies francophones. Il s'agit de considérer « la question platonicienne du langage, plus précisément [le] rapport problématique qu'entretiennent les mots avec les choses » (39).

Ces quelques exemples sont majoritairement pris dans la première partie de ce collectif, celle qui, selon la préface, se consacre au « rôle accordé aux dictionnaires français dans les littératures québécoise et canadienne française » (11) mais qui, dans les faits, va beaucoup plus loin. Cette section représente environ la moitié de l'ensemble et est à mon avis la plus intéressante et la plus informative. Les questions qu'elle soulève se prêtent logiquement à une exploration parallèle de toute autre lecture et littérature et participent sans équivoque de notre quête identitaire.

La deuxième section se divise en trois articles, les deux premiers représentant les études quantitatives d'Aline Francoeur et de Patrice Brasseur, situant auteurs, citations et régionalismes du Canada dans le contexte des dictionnaires de France. Le troisième article, de vocation plus linguistique, permet à Cristina Brancaglion d'analyser les prononciations non standard dans les dictionnaires canadiens-français et a aussi le mérite, comme les textes de la première section, de dépasser les attentes liminaires du colloque. Finalement, la troisième section consiste en trois essais sur la relation que les auteurs entretiennent avec leur(s) langue(s), sans nécessairement passer par l'intermédiaire des personnages. Marco Micone et Daniel Gagnon nous mènent dans les méandres de la tierce langue puisqu'ils font chacun appel à une nouvelle langue pour redéfinir celle de leur enfance. Quant à Sylvie Pierron, elle a eu la chance de discuter des mots de la langue avec une dizaine d'auteurs, et nous présente une analyse thématique de leurs propos dans ce qui constitue le dernier article d'un excellent ouvrage.

Dans l'ensemble, un livre à recommander à tous ceux et celles qui manient mots et dictionnaires pour le travail ou le plaisir.

Ertler, Klaus-Dieter, Andrea Maria Humpl et Daniela Maly. *Ave Maris Stella : Eine kulturwissenschaftliche Einführung in die Acadie*. Frankfurt am Main : Peter Lang (Coll. Canadiana, Littératures/Kulturen, Klaus-Dieter Ertler et Wolfgang Kloob, dir.), 2005. 196 p.

À l'heure actuelle, dans le contexte d'une mondialisation croissante où les frontières de l'État-nation s'avèrent poreuses et les identités se caractérisent plutôt par leur hybridité que par leur homogénéité, les sciences humaines privilégient de plus en plus l'approche des études culturelles qui permet d'analyser les interactions et les changements subtils – ou parfois éclatants – que subissent diverses cultures en contact. Les effets d'interpénétration transculturelle résultant de ces points de contact se laissent observer de façon exemplaire dans les “petites” littératures (François Paré, *Les littératures de l'exiguïté*), les littératures “mineures” (Deleuze et Guattari, *Kafka : Pour une littérature mineure*), ou les “littératures de l'intranquillité”, notion que propose Lise Gauvin (*Langagement* 2000, 11) en empruntant un terme à Fernando Pessoa, pour éviter les connotations négatives inhérentes à celle de Deleuze et Guattari. Le livre de Klaus-Dieter Ertler et al., une introduction concise aux études acadiennes, s'insère dans le cadre de telles études. L'ouvrage présente un précis de l'Acadie, notamment de son histoire et de sa littérature. Sans que ce soit exprimé explicitement, il s'adresse surtout aux étudiant(e)s sans connaissances préalables en cette matière.

Posant la question aussi fondamentale qu'épineuse de savoir ce que sont l'Acadie et l'identité acadienne, identité qui a connu maints avatars dans l'histoire mouvementée des Acadiens, l'introduction réussit bien à éveiller l'intérêt des lecteurs : les auteur(e)s y soulignent que, dans leur étude, le questionnement contemporain sur des phénomènes de migration, d'hybridité, de plurilinguisme, de perte de langues et de langages mixtes l'emportera sur une présentation traditionnelle de l'histoire et de la littérature. L'écart entre cette introduction prometteuse d'innovations et la suite est d'autant plus décevant que les trois parties qui s'enchaînent (sur le nom de l'Acadie, sur l'histoire acadienne depuis la fondation à la déportation [1604-1755] et sur l'Acadie depuis 1763 jusqu'à nos jours) ne sont guère différentes d'autres présentations de l'histoire acadienne, particulièrement celles parues au Québec (Bona Arsenault, Michel Roy) et en Acadie (Sally Ross et Alphonse Deveau, Jean Daigle, dir.), sources dont la publication précède l'approche culturelle et que les auteur(e)s allemand(e)s utilisent essentiellement pour en faire la synthèse. Dans la partie subséquente traitant l'Acadie contemporaine, le discours historique s'enrichit d'autres réflexions, politiques, sociologiques, économiques et linguistiques, ainsi que d'un choix de sources secondaires plus variées. Ces quatre parties forment la majorité – les trois quarts – de l'ouvrage, ce qui signifie que le survol de la littérature acadienne doit nécessairement être limité pour ne pas dépasser le cadre d'une introduction générale à l'Acadie.

Vouloir inclure quelques représentants des débuts de la littérature acadienne pose toujours un problème de choix majeur : lesquels, parmi les avocats, prêtres, négociants, militaires et commerçants qui ont laissé des traces écrites de leur passage ou séjour en Acadie, méritent aussi d'être qualifiés de littéraires ? Les auteur(e)s choisissent de présenter rapidement les textes de Marc Lescarbot et la *Relation de la Nouvelle-France* du jésuite Pierre Biard ; ensuite, ils évoquent en passant la grande richesse de la tradition orale – légendes, mythes, contes et chansons qui circulaient librement dans une société où l'élite seule fut lettrée –, pour s'arrêter brièvement à l'*Évangéline* de Longfellow avant de se concentrer sur la littérature du 20^e siècle dans laquelle ils privilégient Antonine Maillet, France Daigle et Clive Doucet tout en faisant référence à l'importance croissante du théâtre et à la grande richesse de la poésie acadienne à partir des années 1970. Ce

choix, pour hétéroclite qu'il puisse sembler, est pourtant bien justifié dans l'ensemble. Nul ne peut nier, par exemple, que France Daigle est aujourd'hui parmi les meilleurs représentants de la littérature acadienne (post)moderne, et personne ne saurait sous-estimer l'importance capitale des contributions d'Antonine Maillet à la littérature acadienne ; ceci en dépit des reproches que d'aucuns lui adressent en raison d'une "folklorisation" du monde acadien (151).

La partie sur Antonine Maillet (portant surtout sur *La Sagouine* et *Pélagie-la-Charrette*) est en effet particulièrement bien réussie : est-ce puisque l'une des collaboratrices, Andrea Maria Humpl, traductrice de *Pélagie* en allemand, a une connaissance approfondie de l'œuvre de Maillet ? On ne saurait le dire car il n'y a aucun indice concret qui permettrait une distinction entre les parties qu'auraient pu contribuer les trois auteur(e)s dont l'expérience professionnelle est assez inégale : Ertler est romaniste et professeur à l'Université de Graz ; Humpl, docteure ès lettres (Graz), est traductrice, chercheuse indépendante et collaboratrice libre au centre d'études canadiennes à la même institution ; Maly est diplômée de l'Université technique Aachen où elle a mis l'accent de ses études sur la thématique franco-canadienne. Les trois auteur(e)s terminent leur survol littéraire par une brève discussion de l'ouvrage de Clive Doucet, *Notes from Exile. On being Acadian*. L'inclusion d'un texte en anglais, qui risque d'étonner un public acadien francophone, ne peut pas vraiment surprendre si l'on tient compte de l'approche culturelle adoptée : le livre de Doucet témoigne éloquentement de l'identité des Acadiens – des individus aussi bien que de la collectivité –, identité marquée par le contact de deux langues et l'expérience concrète et figurative de l'exil, identité dès lors plurielle, à (re)construire en permanence à l'aide d'une réflexion constante sur les lieux de mémoire et leur intégration consciente au présent qui vise l'avenir, un avenir que Doucet voit peut-être d'un œil trop optimiste : "I've learned that I can be exiled from a country without ever leaving. I can be exiled by the spirit of the times, but I've also learned that I can never be exiled from my kinship with all those who long for a better, more human world" (1999, 215, cité dans Ertler et al., 177). La conclusion qui suit résume les points saillants en les insérant dans le cadre des études culturelles. Elle suggère en outre que les Acadiens sont bien engagés sur une voie qui les mènerait de leur état de peuple marginal et périphérique vers le centre même d'une société où la mondialisation et la médiatisation règnent suprêmes (182-83). Les douze pages de sources secondaires, qui comprennent aussi un bon choix d'hyperliens, sont tout à fait remarquables pour un livre d'introduction. Est déplorable, en revanche, l'omission d'un index qui faciliterait la consultation ciblée de l'ouvrage. S'il s'agissait là de la seule faiblesse de *Ave Maris Stella*, elle serait négligeable, mais malheureusement ce n'est pas le cas.

Les étudiant(e)s novices ne s'en rendront pas compte, mais quiconque connaît les sources sur lesquelles se base le livre, surtout celles de la partie historique, notera rapidement que les auteur(e)s se contentent la plupart du temps de les résumer sans vraiment indiquer ce *modus operandi*. Certes, ils documentent leurs citations comme il faut. Par contre, ils ne signalent pas que les paragraphes introduisant ou suivant les citations ne sont souvent que la paraphrase de l'ouvrage cité. Je ne donne que quelques-uns parmi beaucoup d'autres exemples : à la page 63, le paragraphe après la note 98 – une citation de Jean Daigle – est également l'emprunt direct à ce texte (*L'Acadie des Maritimes* 1993, 32) sans que ce soit mentionné. À la page 68, les deux premiers paragraphes sont directement basés sur J. Daigle (36-38) sans attribution aucune. La provenance de certains détails, comme celui d'un encadré donnant le nombre respectif d'habitants de Port-Royal, de Grand-Pré et de Beaubassin au 18^e siècle, n'est pas donnée du tout (41), tandis que d'autres citations de la même page renvoient à la source où

l'encadré lui aussi a été puisé (Ross et Deveau 1992, 47). Faiblesse d'auteur(e)s qui ne sont pas des historiens de formation et qui résument des essais historiques préexistants ? On aimerait le croire si le même phénomène ne se répétait pas dans la partie littéraire sur France Daigle : privilégiant 1953, *Chronique d'une naissance annoncée*, Ertler et al. présentent la synthèse d'un article paru au Canada (Boehringer, *Revue de l'Université de Moncton* 34.1-2, 2003, 107-28), synthèse complétée par quelques observations personnelles des auteur(e)s. Et pour démontrer le caractère postmoderne de l'écriture daiglienne, il/elles citent et résument un autre article (Stathoula Paleshi, "Finir toujours par revenir : la résistance et l'acquiescement chez France Daigle", *Francophonies d'Amérique* 13, 2002, 31-45) au lieu d'engager leur propre réflexion sur cette problématique. Je le répète pour que ce soit clair : toute citation directe est attribuée comme il faut, mais le gros de l'argumentation n'est trop souvent que le résumé des sources secondaires, ce qui n'est pas signalé aux lecteurs. Se comprend dès lors le caractère disparate du livre qui promet autre chose qu'il n'offre. Si seulement les auteur(e)s avaient pris au sérieux leur prémisses de présenter l'Acadie autrement, en termes d'études culturelles, cela aurait été un bel ouvrage ; ici et là en subsistent des traces. Dommage que, pour la plupart, la promesse n'ait pas été tenue.

Monika Boehringer

Mount Allison University

Kolboom, Ingo et Roberto Mann. *Akadien: ein französischer Traum in Amerika. Vier Jahrhunderte Geschichte und Literatur der Akadier*. Heidelberg: Synchron, 2005. xxvi-1013 p. Avec un CD-ROM et un DVD.

Si l'on compare l'annonce prépublicitaire de ce livre, affichée sur le site de la Bibliothèque [nationale] allemande, avec l'ouvrage publié, force est de constater que celui-ci a connu une transformation ambitieuse lors de sa genèse, transformation qui fait le bonheur de chacun qui s'intéresse à l'Acadie, son histoire et sa littérature. Car l'ouvrage, d'abord conçu comme une anthologie commentée de la littérature acadienne qui était censée comprendre 450 pages, a plus que doublé son volume et pris beaucoup plus d'envergure. Au lieu de mettre l'accent uniquement sur la littérature, le livre traite dans sa forme définitive divers aspects de l'Acadie répartis en trois grands groupes: 1. Histoire, 2. Littérature, 3. Mélanges acadiens (langue, film, témoignages). Il s'ouvre sur une présentation détaillée de l'histoire acadienne (1604-2004), enrichie de reproductions de cartes, de documents historiques et visuels, ainsi que d'extraits de textes littéraires ayant trait à l'histoire. Fascinante à lire, cette présentation par Ingo Kolboom est méticuleusement documentée. Kolboom, historien et romaniste renommé au-delà des frontières allemandes, dirige la chaire « Études sur la France et le monde francophone » à l'Université Technique de Dresde. Féru d'histoire, Kolboom inclut même des références à deux importants livres historiographiques sur l'Acadie publiés en 2005 (!) par Naomi E. S. Griffiths (*From Migrant to Acadian: A North-American Border People 1604-1755*) et John Mack Faragher (*A Great and Noble Scheme: The Tragic Story of the Expulsion of the French Acadians from Their American Homeland*), tout en insistant dans la préface sur le fait que, vu leur date de parution, il ne peut les citer qu'en passant. Il le fait pourtant pertinemment! Sans pouvoir évoquer ici toute la richesse de cette partie qui, contrairement à d'autres ouvrages privilégiant l'Acadie du Nord, traite aussi la Louisiane, je tiens à mentionner la section sur la déportation (5.4) où Kolboom réfléchit sur la question de savoir si cet acte brutal, entraînant la diaspora des Acadiens, se laisse comprendre comme simple résultat d'une guerre qui, comme toute guerre, s'accompagne de maintes cruautés, ou s'il ne faut pas plutôt le considérer comme acte précurseur de nettoyages ethniques à venir, nettoyages et génocides ayant leurs racines dans les

mouvements d'expansion colonialiste et impérialiste européens. Kolboom propose en effet que le Grand Déangement est un prototype des nettoyages ethniques et des génocides qui, de nos jours, constituent le point focal de beaucoup de recherches; il soutient en plus que les chercheurs dans ce domaine étudieraient avec profit le cas exemplaire que présente l'Acadie dans ce contexte.

La deuxième partie comprend l'anthologie de la littérature acadienne initialement envisagée. L'excellent choix de textes, commentés par Roberto Mann (Directeur du Centre linguistique de l'Université de Leipzig), est précédé d'un survol des étapes constitutives de cette littérature, depuis sa préhistoire jusqu'à nos jours. Comme dans la partie historique, la Louisiane et les auteur-e-s cadien-ne-s ne sont pas exclu-e-s, ce qui rend ce survol plus complet que la plupart des autres. Pourtant, en s'efforçant de présenter toute la génération des auteur-e-s écrivant à partir des années 1980 en Acadie, l'introduction commence à s'essouffler un tant soit peu vers la fin pour ressembler à une énumération des écrivain-e-s et de leurs textes, défaut mineur de ce survol par ailleurs tout à fait remarquable. L'anthologie proprement dite s'ouvre, comme l'ont déjà fait Marguerite Maillet et al. dans leur *Anthologie de textes littéraires acadiens 1606-1975* (publiée en 1979) et, plus récemment, Klaus-Dieter Ertler et al. dans *Ave Maris Stella* (2005), sur quelques textes de l'incontournable avocat français Marc Lescarbot pour passer ensuite à un extrait de la *Relation du voyage du Port-Royal* de l'auteur français Dièreville. Quant aux années de la Déportation, l'anthologie inclut plusieurs documents fort intéressants – lettres, requêtes et pétitions –, y compris une lettre en anglais qui, adressée à un « Noble Lord » à Londres (373), décrit la situation en Acadie du point de vue d'un colon anglais sur un ton qui est l'opposé de celui, désespéré, que l'on trouve dans les lettres des Acadiens. Chaque sélection commence par une brève description biobibliographique de l'auteur-e en question, suivie d'un extrait de texte ou de quelques poèmes. Certains extraits, difficiles à comprendre sans contexte, sont habilement introduits par des résumés concis qui facilitent la lecture. Le choix effectué par Mann est judicieux et convaincant et, d'un point de vue pédagogique, cette partie ne pourrait être meilleure: regroupés selon la chronologie et la thématique (les débuts, la déportation, la quête d'une identité nationale, la [post]modernité, la Louisiane), les textes choisis représentent la littérature acadienne dans toutes ses facettes. Il ne manque ni les anciens, ni les modernes; les plus classiques s'y trouvent aussi bien que l'avant-garde rebelle.

La troisième partie, intitulée « Mélanges acadiens », est la plus inégale de l'ouvrage. Qualifiée de « compromis » dans la préface de Kolboom (xxiv), cette section est censée offrir un aperçu de certains faits culturels dont la connaissance est utile à toute personne voulant s'initier à l'Acadie. Par exemple, un article sur le français acadien est indispensable dans un ouvrage de l'envergure du livre de Kolboom et Mann, et la linguiste Ingrid Neumann-Holzschuh de l'Université Regensburg fournit une excellente introduction à cette question. La contribution de Thomas Scheufler, « L'Acadie retrouvée », sur l'évolution du film en Acadie est également intéressante. Adapté d'après le mémoire de maîtrise de Scheufler, l'article commence par un historique succinct du cinéma acadien à partir des années 1950, discute ensuite (trop) brièvement la question théorique de savoir comment le film acadien contribue à construire l'identité des Acadiens, pour déboucher sur une étude assez détaillée de trois films (*Les aboiteaux* de Léonard Forest, *L'Acadie, l'Acadie ?!* de Pierre Perrault, *Kacho Komplo* de Paul Bossé). Malgré son caractère un peu schématique, l'analyse est toutefois probante car l'auteur y démontre bien les modalités de la construction identitaire des Acadiens dans chacun des films. Scheufler termine avec quelques remarques sur les tendances actuelles du film acadien en comparant celui-ci à des films provenant d'autres peuples minoritaires. Une chronologie d'œuvres cinématographiques acadiennes clôt cette contribution

extrêmement utile pour des fins pédagogiques.

Suivent deux textes d'une teneur décidément différente des autres. Le premier, « À la recherche d'une "affaire étouffée": Témoignage d'un Acadien exilé » correspond en quelque sorte à la première partie, la présentation de l'histoire acadienne. Or, le parcours historique qu'offre l'écrivain Jacques Gauthier ne se fait pas sur le ton distancié d'un historien, mais sur un ton très personnel. Le récit de ses ancêtres, les Gaut(h)ier – leur arrivée en Acadie et leur sort à travers les siècles –, permet à l'écrivain d'expliquer les raisons historico-généalogiques pour lesquelles Gauthier revendique son acadianité malgré le fait qu'il vit aujourd'hui à Toronto. Plus problématique, la contribution « Le Grand Dérangement dans la vie de Rosalie C. » par Sandra Eulitz, jeune auteure et ancienne étudiante de Kolboom, est un bref texte de fiction inspiré par l'histoire acadienne. Prenant vaguement la forme d'un journal intime (les entrées étant datées, du 4 septembre 1755 à Grand-Pré au 30 janvier 1756 à New London dans le Connecticut), le texte convainc aussi peu que le (pseudo-) *Journal de Cécile Murat* par l'Acadien J. Alphonse Deveau (voir mon article dans *Atlantis* 29.3, 2005, 26-36), mais pour des raisons différentes. Car chez Eulitz, le prétendu récit personnel n'est même pas raconté par le personnage principal, Rosalie; l'instance narrative incombe à un narrateur omniscient qui connaît intimement non seulement les sentiments du personnage féminin mais aussi le for intérieur de Winslow. Contrairement à la réalité historique révélée dans le véritable journal de Winslow, le narrateur attribue un manque total de pitié au militaire qui avait pour tâche de déporter les Acadiens de Grand-Pré. Or, l'inclusion discutable de cette contribution dans un ouvrage par ailleurs magistral ne diminue nullement la valeur certaine du livre qui se termine sur un texte « en guise de conclusion », signé par Maurice Basque, directeur des études acadiennes à l'Université de Moncton, qui évoque le 400^e anniversaire de l'Acadie, « J'avons 400 ans: Traditions et modernité en Acadie. Regards d'un historien ». Le geste amical de donner le dernier mot à l'historien acadien souligne le fait que la superbe qualité de l'ouvrage de Kolboom et Mann n'est en effet pas concevable sans l'appui du Centre d'études acadiennes à Moncton qui, avec beaucoup d'autres institutions au Canada et en Allemagne, a contribué aux recherches pour le livre et à son impression. De par sa méticuleuse préparation, les innombrables sources secondaires et hyperliens en annexe et l'ajout d'un CD-Rom (matériaux pédagogiques, livres électroniques tels que le *Glossaire acadien* de Pascal Poirier et *L'Acadie des Maritimes* de Jean Daigle [dir.]) ainsi que du DVD « Les Acadiens: odysée d'un peuple » (film d'Eva et Georg Bense), l'ouvrage fera pendant très longtemps autorité en études acadiennes, dans les pays germanophones et au-delà.

Monika Boehringer

Mount Allison University

Dracius, Suzanne. *Lumina Sophie dite Surprise*. Martinique : Editions Desnel, 2005. 121 p.

Ce « fabulodrame historique » est l'adaptation de l'insurrection de travailleuses d'habitations dans le sud de la Martinique en 1870 menée par Lumina que « Ni [...] les journaux, ni [...] les programmes scolaires, ni [...] les discours politiques [...] » (83) ni le souvenir collectif n'ont retenues. La pièce comporte cinq actes judicieusement structurés et équilibrés.

L'acte I présente les personnages féminins principaux tels que Lumina et ses Pétréouses, Rosalie et Simonise.

Après avoir pris la mesure de l'ignominie de la situation: « Passer de la condition servile au travail salarié?! Mi couillonade, [...] » (20), Lumina répond à Rosalie « qu'il y a des choses qu'il faut savoir » et que surtout, « la plupart sont marquées » dans les

livres. L'une des solutions au problème du peuple et des femmes particulièrement est donc l'éducation qui ne peut être efficace que si le peuple est uni dans sa diversité (24). Lumina est aussi une visionnaire nationaliste (24)

Elle serait une féministe militante (25) qui, en plus de Jeanne d'Arc, serait comparable à Olympe de Gouge.

L'acte II s'attarde sur la Muse Africa anachronique, burlesque, et ironique. Cette Muse, montre que Suzanne Dracius puise dans le tréfonds de l'histoire de la Martinique, tout en s'intéressant particulièrement au présent et au futur du pays. La Muse Africa tchache et jargonne comme le feraient les jeunes Martiniquais. L'œuvre de Suzanne Dracius est ainsi accessible à cette jeunesse pour qui elle peut constituer un repère.

La Muse Africa place l'œuvre dans une grande ouverture universelle tout en réclamant une certaine opacité. Elle affirme que seule, elle peut bien mesurer le présent des Caribéens et gérer leur futur car elle détient leur passé (42). Elle cite les Muses Europa, Asia, Australia et América pour leur témoigner reconnaissance et amitié. D'ailleurs elle est érudite dans les affaires grecques (85-86-87) N'en déplaise à certains, c'est à Aimé Césaire, un homme martiniquais que je comparerais Suzanne Dracius. Elle voudrait comme lui montrer qu'il ne devrait y avoir ni rupture, ni affrontement, encore moins rejet mais bien partage, inclusion et (re)connaissance mutuelle entre l'Europe, l'Afrique et ce qu'ensemble elles ont mis au monde, l'Amérique.

L'acte III nous apprend que Lumina attend un enfant tandis que, de ce fait, l'acte IV pose sa sanctification comme impossible. Cela démarque la jeune négresse déflorée du sud de la Martinique de la Pucelle d'Orléans et affirme son identité en tant que Caribéenne.

L'acte V révèle la pièce comme discours féministe incontestable contre les violences faites à l'encontre des femmes comme l'inceste que dénonce Lumina (103)

Sous le voile de la Muse Africa se dévoile le discours de Suzanne Dracius qui dans cette œuvre rappelle à l'écrivain martiniquais la tâche de formation et d'éducation sociale et historique entre autre qui lui incombe dans une société où l'amnésie a été provoquée par d'aucuns mais acceptée par chacun; où le souvenir de l'esclavage cause souvent réprimande et honte et où les violences contre les femmes sont légion. *Lumina Sophie dite Surprise* est une lettre ouverte aux Martiniquais: « Tant pis pour vous si les écoliers de Martinique ont oui parler de Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans, carbonisée, calomniée et ensuite canonisée mais pas d'une certaine Lumina, martyre moderne, qui cautérisait le mal par le feu. A-t-on idée d'aller chercher au fond de la Lorraine ce que l'on a près de chez soi? » (106) Ainsi, Suzanne Dracius propose à son peuple une héroïne nécessaire dont l'indéniable exemplarité pourrait amener fierté et repositionnement face au monde car ces femmes se sont battues « [...] pour leur dignité, pas pour la gloire » (113)

Tout cela est accompli dans un style bien draciusien mêlant le langage créole – le créolisme – à la langue créole et à une langue française parfois châtiée.

Par la maestria qui caractérise son écriture et la pertinence de son discours, Suzanne Dracius a prouvé qu'elle était un élément incontournable du paysage littéraire martiniquais en particulier et francophone et caribéen en général.

Hanètha Vété-Congolo

Bowdoin College

Daunais, Isabelle, comp. et ed. *Le personnage de roman. Études françaises* 41, 1. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2005.

Le vol. 41, 1, d'*Études françaises*, préparé par Isabelle Daunais, contient un ensemble thématique où sont regroupées plusieurs études. Ce volume envisage la problématique du personnage romanesque sous le titre le plus significatif: le personnage de roman (nous).

Les collaborateurs à ce présent volume cherchent en quelque sorte à redéfinir les paramètres du personnage de roman et à répondre à la question du « qu'est-ce que c'est » le personnage « de » et non « du » roman, tant par la place réservée au personnage principal que par celle attribuée aux personnages secondaires. En d'autres termes, partir du personnage sert à définir le roman et l'espace de la pensée.

Ainsi Jacques Neefs, dans son article intitulé par un jeu spatial « Silhouettes et arrière-fonds », exprime l'idée que les personnages appartiennent pleinement « à cet univers de 'frontières', qui est la limite de leur existence, la limite de ce qui est dit d'eux (ou de ce qu'ils disent, surtout quand ils sont le personnage du 'narrateur') ». A l'intérieur donc de cet univers spatio-temporel de l'écrit, temporel aussi dirons-nous puisque son existence est aussi limitée par le degré de liberté qui lui est accordé, le personnage évolue tant bien que mal et à degrés divers.

Il ne s'agit pas là, aux dires-mêmes d'Isabelle Daunais, d'un regard sur le roman du point de vue du genre ou de la forme mais plutôt de la découverte d'un autre espace, l'espace de la pensée du roman (pour revenir au titre de l'oeuvre de Thomas Pavel) et où ce personnage se balance dans un champ d'infinies possibilités comme autant de tiroirs de commode. Tout cela est fort intéressant.

Un autre contributeur, Michel Biron, examine quant à lui le rapport que l'individu entretient avec la société, à l'instar du personnage de Houellebecq qui finit par disparaître sans laisser de trace – dans une oeuvre où même, d'après les propos d'auteur rapportés ailleurs dans un entretien avec Martin de Haan il s'avouait ne pas chercher la vraisemblance, tout ça dans un livre qui se pose et se reprend à loisir – sous un thème évoquant aussi fort la disparition déjà posée en proue par George Perec et au moins d'une manière très visuelle dans ses romans lipogrammatiques. Quant à Tifaine Samoyault, elle examine le personnage de Kafka pour le définir comme un dehors de la fiction.

« Espace », « frontière », « territoire », « contours », « présence incertaine », exclusion totale même à l'intérieur du « dehors », ce personnage est l'expression de la conscience moderne où, d'après Isabelle Daunais, on pourrait le définir par sa capacité à habiter les « intervalles » romanesques et qui, sic Thomas Pavel, dans cet espace privilégié de l'apparition-disparition, réfléchit au rôle du destin et aux rapports humains. Le lecteur aimera aussi la couverture de Honoré Daumier, rendant ainsi un bel hommage au grand anniversaire du *Don Quichotte* de 1605.

En somme, la place du personnage est bien encore une fois l'un des domaines les plus obscurs de la fiction.

Frédéric Fladenmuller

East Carolina University

Stivale, Charles J. *Modern French Literary Studies in the Classroom : Pedagogical Strategies*. New York : The Modern Language Association of America, 2004. 270 p.

Défendre ce qui est menacé dans ce pays, l'enseignement des langues étrangères, et en particulier celui de la littérature, sa survie, tel est l'objectif de ce recueil de vingt articles, regroupés sous quatre rubriques. Enseigner la littérature donc : pourquoi, comment, à quel niveau d'études de français, de quelle façon, avec quels moyens, pour quels acquis. Pas de recette toute faite, de méthode passe-partout, bien entendu, le programme des cours dépend de certains paramètres (individuels, pédagogiques, institutionnels) et reflète généralement les intérêts ou la spécialisation des enseignants (le XIX^e siècle fournit la majorité des exemples), mais aussi l'orientation de l'université, le profil des départements et les attentes des étudiants comme le souligne E. Nicole Meyer.

Le volume offre des stratégies pédagogiques pour l'enseignement de la littérature française et francophone en elle-même mais aussi de domaines adjacents pour lesquels la littérature sert de moyen, de support, pour la phonétique, la grammaire ou la traduction (David Powell), ou l'apprentissage de la langue même (Kate Paesani) et se pose alors le problème du choix des textes, surtout à un niveau élémentaire, et du manque d'outils et de vocabulaire critiques. La littérature sert à développer la créativité des étudiants lisant « dans tous les sens » comme le démontre Gayle A. Levy à propos d'*Un coup de dés* de Mallarmé. Pour développer cette créativité et aussi une bonne approche de la lecture et de l'écriture, Laurence M. Porter, Anita Alkhas et Larry Kuiper proposent une batterie d'activités qui démystifient le texte littéraire, augmentent confiance et sensibilité des étudiants, et leur permettent de passer de leur monde réel à un autre imaginaire.

Toute une série d'articles relie le littéraire au culturel sous diverses formes. Anne E. McCall décrit son cours de civilisation (niveau « undergrad »), qui, alliant *petite* et *grande* histoire, accroît connaissances et critique culturelles mais aussi linguistiques, et décourage la lecture de plus de deux articles en anglais par cours. Pour sa part Adrianna M. Palyenko allie compétence littéraire et culturelle, visuelle en l'occurrence, tableaux et textes offrant un panorama du XX^e siècle, à l'aide de Power Point qu'elle recommande également à ses étudiants. Pour l'étude de *Notre-Dame de Paris*, Kathryn M. Grossman commente préparation au texte même, stratégies de discussion pour générer confiance et créativité, et outils utilisés (Power-Point, CD, internet, vidéos et même opéra-rock). Partant du principe que la littérature suscite en ses lecteurs idées, rêves, imagination et sentiments, Véronique Flambart-Weisbart utilise également la toute dernière technologie pour créer, à l'instar de *La Vie mode d'emploi*, des mondes imaginaires, bâtiments et villages francophones virtuels qui exigent de ses étudiants expression orale et écrite intensive, travail d'équipe ou travail individuel. Par l'étude d'une seule œuvre, *L'Ève Future*, John Anzalone confronte ses étudiants à une approche pluridisciplinaire : linguistique, idéologique, psychanalytique, scientifique et artistique, tandis que *Le Tour de la France par deux enfants* permet à Michael Garval un va-et-vient incessant entre III^e République et France contemporaine, la classe ayant lieu en partie au laboratoire de langues pour faciliter les recherches internet et la communication entre les étudiants.

Une autre série d'articles aborde l'interdisciplinarité de cours « undergrad » ou « grad » : littérature et théorie, toujours objets de savants dosages suivant le niveau (Chales J. Stivale), littérature et sexualité gay, en exposant la classe à divers courants critiques dont le queer (Garett R. Heysel), littérature, francophonie, colonialisme et postcolonialisme et donc l'esclavage et son ombre portée sur le XIX^e mais aussi le XX^e siècle (Doris Y. Kadish), littérature et sculpture qui s'éclairent mutuellement (Marie Lathers), enfin cinéma et histoire de France (des années 20 à 80) en un cours qui relève le défi de rassembler étudiants de français ou non (Cynthia Running-Johnson et Judith F. Stone).

La réalité en ce début de XXI^e siècle est dure, voire hostile aux enseignants de littérature et de français, et c'est ce que démontre avec vigueur la dernière série d'articles. Il faut composer avec l'institution et le corps étudiant, et tout en motivant les étudiants, réussir, dans une marge relativement étroite, à enseigner une grande sélection de cours mais aussi à approfondir sa spécialité (Meyer). Il faut, lorsqu'on doit enseigner dans un même cours à des étudiants « undergrad » et « grad », satisfaire chaque groupe intellectuellement mais aussi les faire coexister harmonieusement (Deborah A. Harter). Il faut relever le défi d'accroître le nombre d'étudiants de français en créant des programmes à l'étranger. Les ressources de la France conjuguées aux initiatives inventives des professeurs permettent d'atteindre ce but au-delà des objectifs initiaux (Gayle Zachmann).

Les Etats-Unis pratiquent traditionnellement une approche très utilitaire de l'enseignement. Les langues étrangères n'y sont bien souvent pas obligatoires et donc les postes sujets à suppression. La gestion des universités s'y apparente de plus en plus à celle des grandes entreprises, l'étudiant étant considéré comme client-roi et non futur citoyen à éduquer. Dans ce pays qui prône la mondialisation mais se caractérise par un isolationnisme culturel (films, livres, presse) et linguistique marqué, le français devrait encore jouer un rôle, ne serait-ce par la contestation du modèle global et l'apport d'autres façons de penser et d'analyser (Nathalie Rachlin). Le tout dernier essai ne porte néanmoins pas vers un optimisme délirant. Melanie Hawthorne y montre combien cet état impérialiste s'enferme en fait dans un nouveau « régionalisme », écartant tout effort d'apprentissage de langue étrangère au profit du confort de sa propre langue. Ces langues, du fait de leur étrangeté et vu le 11 septembre ou la guerre d'Irak, sont mêmes frappées de suspicion. Elle n'envisage une survie du français, d'un contenu français, qu'englobé dans d'autres cours interdisciplinaires, ce qui équivaut en fait à la mort de la langue et de la culture étrangères en soi.

Tous ces articles (dont huit auteurs ont généreusement offert leurs programmes de cours sur un site allant de pair avec ce volume, sauf pour D. A. Harter, lien signalé [204] mais invisible) ont le mérite de stimuler notre intérêt, en nous présentant idées de cours et approches pédagogiques innovatrices, mais aussi de questionner un avenir problématique pour l'enseignement des littératures et cultures étrangères.

Anne-Marie Obajtek-Kirkwood

Drexel University

Bertrand, Dominique, ed. *L'invention du paysage volcanique*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004. 303 p.

Par nos goûts ou par nos affinités on ne peut pas lire avec un intérêt égal les exposés qui composent ce recueil. D'ailleurs il est possible que certaines études n'intéressent qu'une poignée de curieux ; le découpage en trois parties doit se comprendre plus comme un effort de proposer une cohérence qu'une articulation naturelle d'un même discours. Le centre d'intérêt devient alors difficile à saisir, sinon par le titre bien plus que par le thème. D. Bertrand prévient d'ailleurs cette remarque dans le tout dernier paragraphe de l'introduction.

Mémoires du « paysage » proposent plusieurs études bienvenues qui nous rappellent par exemple que le concept du volcan n'existe ni en grec ni en latin, mais que les Anciens discouraient pourtant beaucoup sur le sujet, et qu'au 16e et au 17e siècle le phénomène volcanique était appréhendé ensemble par la science et par la poésie.

Paysages inouïs, entre science et fiction est la partie la plus irrégulière du recueil, avec des études curieuses, voire passionnantes (J. Arrouye, J-P. Alcantara, T-V Ton-That), alternant avec ce qui peut passer pour des exercices intellectuels sur Verne, Maupassant, Breton ou encore sur un très ennuyeux roman de Malcom Lowry. L'étude sur Flora Tristan est composée de plusieurs contre-vérités, et on semble chercher dans *Les Pérégrinations d'une paria* autre chose que ce qui est, à savoir un moment de vie d'une jeune femme, avec ses a priori et ses enthousiasmes. Flora Tristan est remarquable par ce qu'elle a pu intégrer, gérer et nous dire. Sa sensibilité est la sienne, donc exacerbée et merveilleuse, c'est lui faire du tort que de chercher à la grandir par des commentaires saugrenus ; cette recherche forcenée de la symbolique du volcan dans cette douloureuse et sincère autobiographie néglige l'essentiel, à savoir que Flora Tristan dit par l'écriture qu'elle est allée dans un pays où il y a des volcans certes, mais pour chercher surtout à ne plus être une paria et non pas pour être une Haroun Tazieff psychanalysée.

L'icônique et le géographique : rencontres et métissages. Les cinq études de ce dernier groupe sont toutes d'un égal intérêt ; Luiza Palanciuc redit la question de la verticalité et de l'horizontalité dans la représentation du monde en Occident, Laurence Le Bouhellec propose un véritable abrégé de la peinture de paysage au Mexique, Jean-Pierre Tardieu une étude intéressante, un peu gâchée cependant par un problème de typographie ou de mise en page ; en effet, lors de la démonstration avec les illustrations, on est confronté à une inversion droite-gauche. C'est un vrai problème quand on ne sait si l'image correspond à l'original, si elle a été inversée lors de la maquette ou encore s'il s'agit d'une simple inattention de l'auteur. Rappelons encore pour notre plaisir l'étude sur les paysages du Mezenec, dont l'approche historique est obligatoirement enrichissante, et celle enfin de Christian Germanaz qui dit l'invention du paysage volcanique dans une excellente démonstration portant sur l'île de la Réunion.

Michel Carle

Bishop's University

Sanders, Carol (ed.). *The Cambridge Companion to Saussure*. Cambridge: Cambridge University Press, 2004. 303 p.

Ce recueil de 15 articles écrits par des spécialistes a pour objectif de faire le bilan des idées de Saussure, surtout pour les chercheurs d'expression anglaise. L'ouvrage est divisé en quatre parties. Les deux articles de la première partie traitent de l'influence des professeurs allemands sur le développement des idées de Saussure et des premières années de Saussure à Paris. Les quatre articles de la deuxième partie ont pour objet l'ouvrage principal de Saussure, à savoir le *Cours de linguistique générale*. La troisième partie comprend six articles qui mettent en valeur l'influence des idées de Saussure au cours du vingtième siècle, et les trois articles de la quatrième partie de l'ouvrage visent plutôt l'application et les limites des idées de Saussure en sémantique, en science et en sémiotique. L'ouvrage comprend aussi une bibliographie de 30 pages et un index des noms.

Or, comme l'éditrice le fait remarquer, le lecteur pourrait fort bien se contenter de lire les articles de cet ouvrage à titre individuel, chaque article visant un aspect particulier de la pensée de Saussure. Elle souligne d'ailleurs que l'ouvrage se destine surtout aux chercheurs anglophones. En effet, il est souvent question de comparaisons avec des chercheurs d'expression anglaise comme Whitney, Peirce, ou Bloomfield, par exemple, ou de chercheurs français connus dans le monde anglophone comme Barthes ou Derrida. L'importance de l'ouvrage de Saussure dans le contexte de la linguistique française est notée, mais pas vraiment mise en valeur.

Les articles de cet ouvrage sont plutôt courts, bien rédigés et bien recherchés. Ceux et celles qui connaissent les textes de Saussure vont sans doute y trouver des points intéressants, mais il faut souligner que les articles sont moins consacrés aux idées de Saussure qu'ils ne le sont aux chercheurs qui font référence à Saussure. Il n'y a que quatre articles sur le *Cours*, par exemple, dont le premier par Rudolf Engler qui a pour objet la publication de l'ouvrage. Et les textes qui veulent cerner l'influence de Saussure sur d'autres chercheurs traitent en effet de ces autres chercheurs, à témoin le texte sur la critique russe qui est plutôt un article sur Jakobson, et celui sur l'influence des idées de Saussure chez Derrida qui est en fait un article sur Derrida.

En fin de compte, un recueil d'articles bien fait mais qui laisse l'impression que l'éditrice a surtout voulu rapprocher Saussure des chercheurs connus dans le monde anglophone, pour rendre ainsi Saussure plus semblable aux linguistes de langue anglaise.

Pour notre part, on aurait préféré un développement plus important accordé aux idées mêmes de Saussure.

Victor Kocay

Saint-Francis Xavier University

Emmanuelle Labeau et Pierre Larrivée, Ed. *Nouveaux développements de l'imparfait*. Cahiers Chronos 14. Amsterdam : Editions Rodopi B.V., 2005. 204 p.

L'imparfait s'écrit toujours, a fortiori d'autant qu'il a subi une évolution importante depuis l'ancien français. En français contemporain on parle souvent d'un imparfait au pluriel, d'un imparfait aux emplois divers. Quant au passé simple, d'ailleurs qui n'était jadis vraiment un tiroir perfectif, il a depuis longtemps perdu sa valeur imperfective correspondant à ses emplois descriptifs antérieurs et donc se positionne en recul en contexte narratif. Certains spécialistes même, tels Patrick Caudal et Carl Vetters, deux intervenants qui intègrent l'aspect diachronique, se demandent si par exemple l'imparfait aurait des emplois perfectifs? De là les deux communicants du « Que l'imparfait n'est pas (encore) un prétérit » nous entraînent vers leur intuition de départ : un mécanisme ailleurs appelé « ellipse aspectuelle ». Conclusion importante : l'imparfait n'aurait pas encore une valeur de prétérit même si à long terme il devrait en acquérir une. L'observation de ce mécanisme les conduit à accorder une place primordiale à la notion de « transitionnalité » dans leur analyse de l'imparfait dans son usage contemporain.

Il s'agit là, autour de neuf autres présentations destinées à la communauté des spécialistes et à celle des usagers, et en sus d'un avant-propos, d'une conclusion et d'un compte rendu de la session plénière, d'une réflexion importante sur les emplois prototypiques d'un imparfait qui a historiquement ouvert le champ à de multiples variations stylistiques. L'ensemble des contributions réunies dans cette sélection sur le thème de la valeur du tiroir imparfait, y compris celle mentionnée auparavant, est le résultat d'un colloque international qui se termina par une séance de discussion. Il se résume par une série de questions plus précises dans les usages de l'imparfait, à des fins tant descriptives que pédagogiques, et d'où pour nous émerge la grande valeur didactique de cet atelier. Il représente encore une compilation érudite de textes autour de l'imparfait. Ce colloque, quoiqu'il reflète généralement encore la position monosémiste de ceux qui considèrent qu'il n'y a qu'un seul imparfait, semble suggérer et ouvrir la voie à une nouveauté : peut-être faudrait-il parler de nouveaux développements « de » (ou bien est-ce un « sur ») l'imparfait?

Pour notre part, nous ajoutons que Flaubert appelait « parfait » le passé simple. Proust y renvoie dans son *Contre Sainte-Beuve*, à l'appui de sa thèse : l'originalité grammaticale de Flaubert et la révolution de vision qui en découle. Il le note en toute clarté : « Quand le tableau était purement matériel, les choses y agissaient comme des personnes. C'était un drame ; un état qui se prolongeait réclamait l'imparfait, puis il cessait par une action nouvelle des choses, et c'était le parfait... ». Proust renvoie ici à la fin de la première partie de *Madame Bovary*, comme d'ailleurs il aurait pu le faire du jeu magistral entre l'imparfait et le passé simple dans le bal de la Vaubyessard.

Quand on enseigne l'imparfait, comme le souligne Monique Monville-Burston, il faut aussi décider quels emplois seront présentés en premier. D'où l'importance d'une

réflexion permanente, passée, présente et future, sur l'imparfait. Le mérite de cet atelier est de proposer des questions déjà plus précises, sur l'imparfait.

Frédéric Fladenmuller

East Carolina University

Buzelin, Hélène. *Sur le Terrain de la traduction : parcours traductologique au cœur du roman de Samuel Selvon The Lonely Londoners*. Toronto : Éditions du Gref, Collection Theoria n° 12, 2005. 269 p

Sur le Terrain de la traduction est à la fois un essai dense sur la traduction de terrain (par opposition, je suppose, à la traduction de bureau) et une réévaluation critique de certaines thèses théoriques de la traductologie contemporaine. En six chapitres d'une cristalline rigueur, Hélène Buzelin retrace les différents parcours qu'elle a empruntés pour traduire *The Lonely Londoners*, petit roman publié en 1956 par l'écrivain trinidadien Samuel Selvon. « Postmoderne avant l'heure » (190), Selvon a adopté, comme la plupart des écrivains du courant postcolonial, « une démarche d'écriture analogue à celle d'un traducteur » (7), tant et si bien que son œuvre peut se lire comme une véritable traduction. Comment « déplacer » un tel texte dans un autre contexte linguistique et culturel ? Pour répondre à cette question, Buzelin se lance dans l'exploration de plusieurs pistes : éditoriales, critiques, sociolinguistiques, théoriques, traductionnelles, éthiques et ethnographiques.

Le premier chapitre dresse un état des lieux de la place des romans anglo-caribéens en traduction française. Ce premier parcours (éditorial) permet à l'auteure, d'une part, d'examiner le rôle des infrastructures littéraires dans l'émergence d'un nouveau courant esthétique dans les Caraïbes et, d'autre part, d'explorer les trois stratégies que les traducteurs francophones ont traditionnellement adoptées pour le reproduire (le courant esthétique), à savoir : la substitution d'un dialecte par un sociolecte, l'émergence d'une voix créolisée et les techniques de détour. Pour Buzelin, le recours à ces trois stratégies s'accompagne toujours d'un double risque : celui de trop gommer les spécificités culturelles et celui de les exacerber.

Le deuxième chapitre est un parcours critique de *The Lonely Londoners*. Il analyse la façon dont les critiques littéraires ont interprété le style dialectal de Selvon et comment ces différentes interprétations renseignent sur les enjeux de la traduction de l'œuvre. Trois axes interprétatifs sont ainsi dégagés : 1) l'axe référentiel, qui permet d'appréhender le style vernaculaire de Selvon comme « une sorte de tableau levant le voile sur une communauté, ses conditions d'existence et sa langue /.../ » (54) ; 2) l'axe idéologique, qui y voit « l'expression d'un projet subversif » (63) ; et 3) l'axe identitaire, qui interprète l'entreprise de Selvon comme « l'expression d'une poétique 'de la relation' qui passe par la traduction » (80). Ces trois paradigmes, qui se complètent et se chevauchent, doivent, de l'avis de Buzelin, informer les choix stratégiques du traducteur.

Dans le troisième chapitre, l'auteure explore les liens étroits entre la fonction et la forme des vernaculaires. Après avoir dégagé les particularités formelles des différentes instances discursives (narrateur et personnages), elle montre comment ces particularités formelles « agissent, se répondent, se chevauchent [...] [et] créent de la ou plutôt des significations » (89). Le traducteur *qui a bien lu le roman* de Selvon ne saurait faire fi de cette plus-value sémantique. Aussi devient-il erroné d'affirmer, *a priori*, comme Carpentier (1990), qu'on devrait traduire la fonction et non la forme des vernaculaires, celle-là et celle-ci pouvant être, dans certains cas, inextricablement liées.

Le chapitre quatre est un compte rendu des réflexions auxquelles l'auteure s'est livrée pour trouver un équivalent de langue au style de Selvon. Ces réflexions l'ont

amenée à envisager, dans un premier temps, les variétés linguistiques de la Caraïbe francophone comme l'équivalent de langue le plus indiqué. Cette solution théorique paraît d'autant plus pertinente que les créoles français et anglais ont en commun de cohabiter avec des langues de prestige et offrent plusieurs cas d'équivalents interlinguistiques fortuits. Mais pour être séduisante, cette solution théorique n'en est pas moins insatisfaisante sur le plan pratique et pour cause : deux variables viennent compromettre sa mise en route. Il s'agit, d'une part, des « statuts sociolinguistiques respectifs » (122) des créoles français et anglais à l'intérieur du monde francophone et anglophone. Pour Buzelin, ces statuts ne sont pas interchangeables, le rapport du créole avec la langue standard étant « généralement analysé selon le modèle du continuum (côté anglophone), et de la diglossie (côté francophone) » (125). Dans un tel contexte, il est peu probable que « le créole d'arrivée /.../ exerce une fonction politico-idéologique analogue à celle potentiellement exercée par le créole de départ dans le contexte source » (122). Il s'agit, d'autre part, des compétences de la traductrice et de son positionnement dans l'espace sociolinguistique. « Originaire d'une petite ville de Bretagne » (117), n'ayant qu'« une connaissance approximative du créole » (145), Buzelin a-t-elle le pouvoir (légitimité de son entreprise) et le savoir (compétence) nécessaires pour traduire le roman de Selvon en créole français ? Cette question vaut d'autant plus que dans les milieux créolophones, une certaine idéologie soutient qu'il faut être un natif du créole pour traduire « toute l'essence de la langue-culture contenue dans le texte source » (143). Ce second obstacle, ajouté au premier, convainc Buzelin d'écarter définitivement la solution du créole français, et de recourir plutôt à « une forme de bricolage » (146) dans lequel elle essaie de « recréer les particularités stylistiques, narratives /.../ syntaxiques et prosodiques /qu'elle estime/ motivées » (145).

Le chapitre cinq s'appuie sur la typologie des tendances déformantes de Berman (1985), pour présenter la façon dont le projet de traduction a pris forme. L'auteure y rend compte du traitement qu'elle a réservé aux termes iconiques, aux faits métalinguistiques, aux structures linguistiques, aux temps verbaux, au pronom personnel 'you'... À chaque étape, elle justifie ses choix. Le résultat de tout ce travail sur la matérialité du texte est « une traduction syntaxiquement moins créolisée que [...] l'original » (175).

Le sixième et dernier chapitre examine les implications théoriques de l'étude. Les dichotomies théorisées par Venuti (1996) (*foreignizing/domesticating*), Berman (1984) (*le propre/l'étranger*), Spivak (2000) (*renoncement/soumission au texte*) ainsi que les oppositions binaires (langue/culture, langue maternelle/langue étrangère, original/traduction...) qui foisonnent en traductologie sont systématiquement passées au crible d'une critique nuancée. Buzelin s'élève aussi contre le « Culte du texte » (205) et contre « une vision très individuelle du processus de traduction » (205). Pour elle, la traduction doit être abordée comme un « projet collectif impliquant linguistes, anthropologues, critiques ou simples lecteurs » (217).

Au total, l'ouvrage de Buzelin est une plongée au cœur du processus traductionnel compris non pas dans le sens étroit de l'ensemble des opérations mentales précédant la reformulation en langue d'arrivée (Delisle : 1980), mais plutôt comme l'ensemble des considérations (éthiques, idéologiques, sociolinguistiques, éditoriales, critiques, théoriques) qui précèdent et informent les décisions du traducteur. De ce point de vue, on est en droit d'affirmer que sur le plan théorique, l'ouvrage de Buzelin est un incontestable succès. Mais ce succès est quelque peu égratigné par le résultat pratique de sa démarche. En renonçant à toute tentative de création d'un mésolecte français créole, en évitant de recourir aux expressions créolisées et en se bornant uniquement à recréer les traits formels qu'elle estime motivées, Buzelin prête le flanc à deux critiques : 1) on peut lui reprocher de récuser implicitement l'idée que « le vernaculaire constitue l'un des pivots

essentiels » (118) du roman de Selvon ; à ce titre, c'est bien la totalité de l'enveloppe formelle qu'il faut tenter de recréer et non quelques traits isolés ; 2) on peut aussi lui reprocher de n'avoir pas réussi à recréer le déplacement qu'elle a pourtant bien identifié dans le texte de départ. C'est pourquoi sa traduction est plus *annexion* que *décentrement*. Ce décalage entre le *vouloir* de la traductologue et le *pouvoir* de la traductrice prouve, s'il en était encore besoin, qu'en matière de traduction, il y a souvent loin de la théorie à la pratique. Et l'un des grands mérites de Buzelin est sans doute d'avoir cherché à réconcilier les deux en mettant celle-là au service de celle-ci.

Jean-Guy Mboudjeke

University of Windsor
